

www.
poesielavie
.com



H U

M

A

I

N

S

Journal
gratuit

UN BASTRINGUE À MARLOUS.

Le poète est le Créateur, l'Éternel poète.

Le trouveur n'est que son scribe obligé.

Le plus têtue des humains ne sera pas capable de faire une goutte de la rosée du matin, ni un seul rayon de soleil au couchant.

On dit le poète a toujours raison parce que le mot poète signifie : celui qui fabrique. Et seul ce qui est fabriqué est vrai, même le faux!

Et qui possède le souffle du vent ?

Qui, la douceur de l'eau ?

L'humain a la parole facile mais il peine à faire une seule trace dans le sable !

Heureux le scribe qui s'applique à se taire avant d'écrire ce qui sera la révélation !

Le manuscrit d'un scribe méticuleux peut donner à sa lecture l'apparence du réel. Apparence telle que l'idiot pressé de posséder tout savoir déforme les mots et tord le sens. Apparence de réel telle que l'intelligent discourt sans attendre la fin de la lecture du manuscrit.

Malheur à celui qui fait trébucher le porteur de parole.

Malheur à celui qui rompt le cercle du poète avec les gestes de l'idiot; les mots des sots.

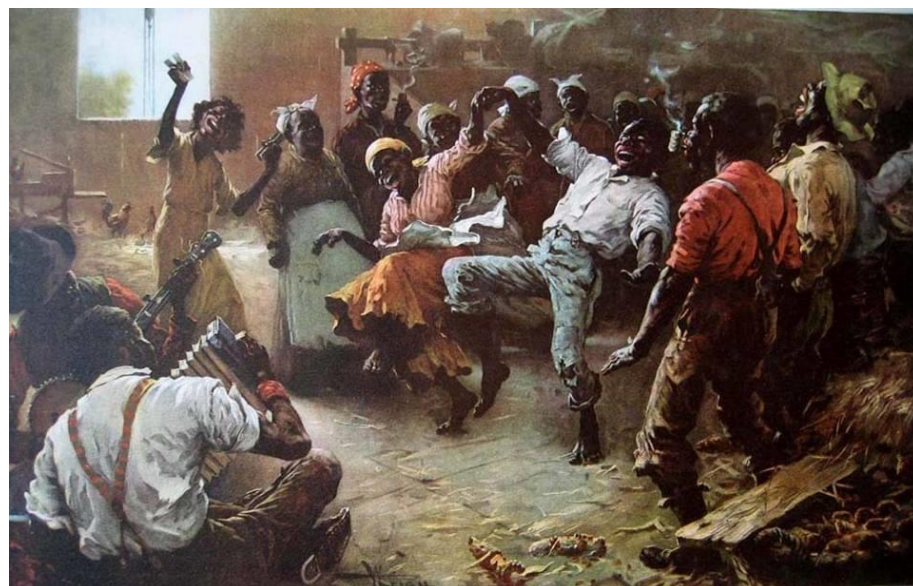
Ridicule celui qui dit qu'il exerce la profession de poète !

Comme si le poète était un ouvrier fabricant des poèmes en série sous les ordres d'un patron; comme si le poète pouvait être un artisan qui fit poème sur mesure !

Trompeurs que ces professionnels ramasseurs d'argent et de titres prétentieux !

Dans la vie, dans la poésie, ils ne sont que des trouveurs de poèmes, les humbles déchaussés qui hantent les déserts sous les sables, qui flânent à moitié nus derrière les vents, errent décoiffés dans le feu de la douleur ou repeignés dans la joie de vivre, mais toujours sacrifiés pour dire ce qu'ils sont obligés de dire.

Ignorant qui voudrait ressembler à un de ces trouveurs.



L'ignorant est trop peureux pour ignorer la peur qui fait trembler la main chargée du poids du stylo du scribe qui doit dompter l'encre de son propre sang, l'encre bleue et noire et instable comme le flot des océans.

Le trouveur de n'importe où embarque sans connaissance du cap ordonné par les dieux et ne voit que la proue de son bateau pour appareiller au hasard. Et c'est après bien des courses où il ne s'est confié qu'aux vents de son inspiration que le trouveur juge le cap de son espérance - quand un port au loin lui ouvre les bras, et sur ses quais y dépose sa cargaison de trouvailles qu'il est bien heureux d'avoir transportées saines et sauvées jusque-là. Et les muses qui le trompaient par le jeu de leur charme pendant qu'il naviguait, les muses sont là sur le quai en vestales et le poussent vers ces estaminets pour y boire et pour la gaudriole. Des mendiants déguisés et braillards lui donneront soif en sautant sur les bancs, le spectacle aguichant ses bourses, lui feront voir Morphée et la Grande Ourse dans le ciel étoilé d'un bastringue à marlous.

Le poète est le Créateur, l'Éternel poète.

Le trouveur n'est que son scribe obligé.

POÉSIE LA VIE

On apprend d'abord à lire dans le grand livre de la vie.

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

Tout ce qui vit excite ta curiosité
Les animaux, les plantes, tous les éléments
Tout l'Univers t'appartient pour l'étudier
Avec tous tes sens, regarde, et écoute !

Observe et poses-toi toutes les questions
Écoute bien ton cœur qui bat à l'unisson
Tes émotions t'inspireront des images
Tes pensées seront colorées de sentiments

Tout ce qui vit est écrit dedans et dehors
Tout seul tu écriras tes propres paroles
Car tu es un bel animal qui pense comme
La nature adorée te fait bonhomme

Regarde ! Tout ce qui vit parle ta langue
Poète de tes jours, oui, voici tout l'amour
Tu es né savant, tu peux travailler, créer,
Ta belle personne plait à la vie sacrée

Sur ton chemin tu trouveras des dons
Prodigue tes talents pour le monde
Tes muses rendront jalouse la Joconde
Qui de ton génie t'ont offert un joli nom

La poésie est le même mot que la vie
Ta vie est la poésie que tu te fabriques
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète
Tu es responsable, tu réponds de toi

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

ON VIT COMME ON PEUT

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre
Pis l'on fera tout avec ce qu'on ramasse
Des brins de pluie des chagrins des miettes de pain
Des fleurs avec des mots une joie avec rien
Pauvreté a ses richesses qu'on entasse

Pis au jour dit à l'heure grave on dira oui
J'accepte mon renvoi c'est mon tour de savoir
D'où que je viens pour faire une bon' histoire
Et mes amis me verront partir l'air surpris

Et c'est où qu'on s'en va quand on a plus de nom
Dans le cœur d'mes amis j'serai au paradis
On parlera de moi à l'imparfait : « C'tait lui !
« Parfois injuste mais souvent il était bon ».

Oh, je regrette mon arrivée dans cette boue
Je suis tombé des grandes eaux de ma mère
Et mon père me releva me mit debout
Mes yeux frais ouverts contemplaient le mystère

J'ai bu le lait des jours et des nuits l'alcool
Poète j'étais savant sachant mon très peu
Suffisant pour errer autour de l'école
Me méfiant des ordres et des appels au feu

Je survivrai à ma mort tant j'aurai vécu
Donnant mon poème à la science innée
Des amis avec qui je parle à voix nue
Sans contrat je tiens parole à l'amitié

Bel ouvrage ou je préfère ne rien faire
La terre et l'eau contiennent mes beaux reflets
Et le Soleil et les vents seront mes seuls regrets
La mort n'a point d'horizon ni rien à faire

Je prépare mon départ et mes arrivées
En chemin au hasard remplis mes valises
Pour offrir mes trouvailles là où ils lisent
Les visages nouveaux des pays à charmer

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre à tout prendre

LES TALENTS DU DON

La culture sans gouvernement c'est la nature.
La nature sans culture c'est l'Homme en moins.
La vie est sacrée créatrice de culture.
L'Homme sans cœur de la nature ne prend pas
soin.

L'artiste n'a besoin que de l'amour qu'il donne.
Le don qu'il reçoit il l'offre sans maldonne.
Personne ne peut donner un cœur à personne.
Le talent c'est trouver des trésors à donner.

Travailler pour vivre et vivre pour donner
Culture humaine de toute la communauté
Le commerce des Hommes est de se parler
Le poème des paroles du pain donné

Pour nous charmer pour nous distraire nous serons
Fabricants magiciens bricoleurs de génie
Guérissons malades éloignons maladie
Devenons savants et de l'amour provoquons

LE BLUES DU QUÊTEUX

Je veux pas quêter
Je chante pas pour un petit pain
Je chanterai sur tous les toits
Si tu ne veux pas que je chante

Un poète quêtait pieds nus
Je lui ai demandé comment ça va
Qu'est-ce que t'as fait de tes souliers
Le ciel se reflétait dans ses yeux
Il a dit mes souliers étaient trop vieux

Je veux pas quêter
Je chante pas pour un petit pain
Je chanterai sur tous les toits
Si tu ne veux pas que je chante

Une fille marchait et roulait les hanches
Comment vas-tu Rose, que j'ai osé
Sa bouche rouge disait qu'est-ce qu'on fait
J'ai marché longtemps avec elle
Ses yeux bleus dans les miens

Y a pas d'autres paradis
Pour faire notre bonheur
Amoureux de la vie
Le temps est un voleur

LA VÉRITÉ

La vérité marche pieds nus dans le sable
Les vagues de la mer effacent la trace
Éphémère de tous ses pas mémorables
Qu'use le grain de sable nombreux et tenace
Le vent polisson soulève son voile pudique
La lumière disperse les ombres du doute
Le matin jusqu'au soir montre la route
D'une femme seule dans la rumeur publique
La vérité reste vierge malgré tous
Les rêves des amants qui la courtisent en vain
Même les meilleurs d'entre eux la frôlent en chemin
Elle leur échappe au premier rendez-vous
La vérité est une garce qui rend fou
Les plus braves prétendent à sa robe floue
Perdent la tête usent toute leur astuce
Sans jamais la marier fiancés pas plus
La vérité est une promesse pas un dû
Et même s'il elle nous excite à danser nue
Elle ne court pas à la vue de tous dans la rue
La vérité cache ses secrets d'ingénue
Parfois on voudrait la garder pour soi tout seul
L'habiller de nos haillons la vêtir de soie
Mais elle est courtisane de bon aloi pas veule
Nous laisse dans le décor et nous plante là
La vérité marche pieds nus dans le sable
Les vagues de la mer effacent la trace
Éphémère de tous ses pas mémorables
Qu'use le grain de sable nombreux et tenace



Jabal Safoon

Nizar Ali BADR sculpteur

2021

نزار علي بدر

L'Art est le métier de l'être humain.

DE JOUR ET DE NUIT

1

Les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable

2

Dans l'égalité des amis
Les poètes au cimetière
Échangent leurs vers

3

Le maudit erre sur la Terre
Du lever au coucher
Brave la vie et la mort

4

Poètes d'occasions
Fainéants par légions
Morts sans importance

5

L'exilé s'aventure
Derrière les horizons
Ami des vents

6

Les citoyens des pays
Font l'inventaire
D'imaginaires ennemis

7

Le solitaire des pluies
Drague les muses
Et soule son génie

8

L'homme moyen
Monnaye sa vie
Calcule sa mort

9

L'amant de Liberté
Le tendre Amour
Sème les enfants

10

Les chefs de famille
Domestiquent la jeunesse
Et répriment leur ivresse

11

Le chef de personne
N'obéit qu'à la fantaisie
Du Soleil et de la Lune

12

Les quelqu'un
Se donnent la main
Contre quelque-chose

13

Le moins que rien
Léger comme l'air
Vole de ses propres ailes

14

Celui qu'a tout
N'a pas d'ami
Sans crédit

15

Celui qui n'a rien
Souple comme l'eau
Nage dans le courant

16

Le patron propriétaire
Plein de charges
Coule avec ses dettes

17

Le locataire sans terre
A toutes les maisons
Sous le toit du ciel

18

Les gouvernements
Légalisent la potence
Pour les pas de chance

19

Sans dieu ni diable
Le vagabond innocent
A peur des Bêtes

20

Avec des croyances
On explique les crimes
Et la malchance

21

L'être humain
Est encore un animal
Prétendant à l'Humanité

22

Et les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable

23

Tandis que l'époque
D'éternité se moque
De la vie sacrée

24

Pierre Marcel MONTMORY

- trouveur -

www.poesielavie.com

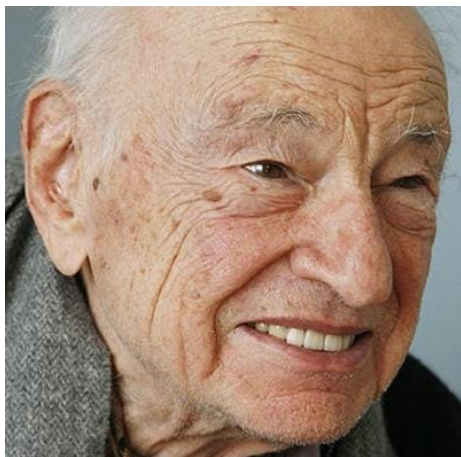
ARCHIPEL

L'Homme est un archipel
Comme comme comme
Le soleil construit son île
Touche ma main pour la première fois
Mes yeux nés après ta bouche
L'Homme est un archipel
Comme comme comme
La chapelle belle de celle
Qui joue de tout elle jouit
La flûte s'avance dans le soir danse
Voyez-vous le cinéma que l'on donne
Les papillons s'accrochent au ciel
L'Homme est un archipel
Quand il rencontre quelqu'un
Sur la route des enfants
Sous le ciel avec celle qui s'appelle
Archipel



Je parle comme on fait le pain
A moudre le grain
Et mélanger l'eau
La farine et le sel

Je parle comme on naît le matin
A coudre la paix
Et l'ourlet des yeux
Le chagrin de la nuit
Je parle comme un dessin
Au crayon sur la peau
A l'encre dans mon cœur
La tête en forme de
chapeau
Je parle comme on peint un tableau
La toile sur le cadre
S'ennuie de l'ennui
A feindre des pinceaux
Je parle comme j'écris ton nom
La langue crisse et tu devises
Et je parle comme un livre
Le silence parle tout seul
Et je parle comme je sais
me taire
Comme la foudre éclaire
La terre et ne dit rien
Je parle comme un cheval au trot
Je passe sur des chemins sur les
sanglots
J'accroche ma monture à une barque
Je dis mot tu dis allo
Mais je parle d'en haut sur le pont
Je tire mon filet mon bateau
Et j'arrive à toi qui t'en allas
En avion en auto au galop
Je parle au cheval à l'eau au feu
À l'orage à la paix de l'ombre
Je parlerai de nouveau



EDGAR MORIN, savant poète :

"J'ai été surpris par la pandémie mais dans ma vie, j'ai l'habitude de voir arriver l'inattendu. L'arrivée d'Hitler a été inattendue pour tout le monde. Le pacte germano-soviétique était inattendu et incroyable. Le début de la guerre d'Algérie a été inattendu. Je n'ai vécu que pour l'inattendu et l'habitude des crises. En ce sens, je vis une nouvelle crise énorme mais qui a toutes les caractéristiques de la crise. C'est-à-dire que d'un côté suscite l'imagination créative et suscite des peurs et des régressions mentales. Nous recherchons tous le salut providentiel, mais nous ne savons pas comment.

Il faut apprendre que dans l'histoire, l'inattendu se produit et se reproduit. Nous pensions vivre des certitudes, des statistiques, des prévisions, et à l'idée que tout était stable, alors que tout commençait déjà à entrer en crise. On ne s'en est pas rendu compte. Nous devons apprendre à vivre avec l'incertitude, c'est-à-dire avoir le courage d'affronter, d'être prêt à résister aux forces négatives.

La crise nous rend plus fous et plus sages. Une chose et une autre. La plupart des gens perdent la tête et d'autres deviennent plus lucides. La crise favorise les forces les plus contraires. Je souhaite que ce soient les forces créatives, les forces lucides et celles qui recherchent un nouveau chemin, celles qui s'imposent, même si elles sont encore très dispersées et faibles. Nous pouvons nous indigner à juste titre mais ne devons pas nous enfermer dans l'indignation.

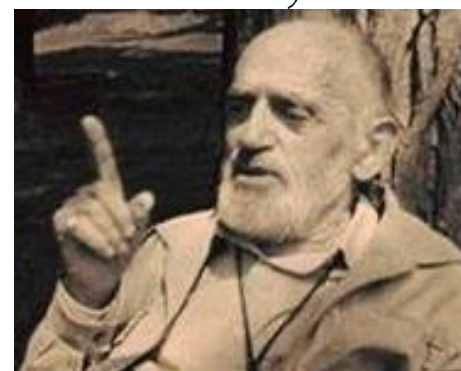
Il y a quelque chose que nous oublions : il y a vingt ans, un processus de dégradation a commencé dans le monde. La crise de la démocratie n'est pas seulement en Amérique latine, mais aussi dans les pays européens. La maîtrise du profit illimité qui contrôle tout est dans tous les pays. Idem la crise écologique. L'

esprit doit faire face aux crises pour les maîtriser et les dépasser. Sinon nous sommes ses victimes.

Nous voyons aujourd'hui s'installer les éléments d'un totalitarisme. Celui-ci n'a plus rien à voir avec celui du siècle dernier. Mais nous avons tous les moyens de surveillance de drones, de téléphones portables, de reconnaissance faciale. Il y a tous les moyens pour surgir un totalitarisme de surveillance. Le problème est d'empêcher ces éléments de se réunir pour créer une société totalitaire et invivable pour nous.

À la veille de mes 100 ans, que puis-je souhaiter ? Je souhaite force, courage et lucidité. Nous avons besoin de vivre dans des petites oasis de vie et de fraternité."

Edgar MORIN poète savant



THÉODORE MONOD, poète savant :

LE ROI DEVENU FOU ... *Extrait :*

« Ce que l'on appelle la crise de l'environnement est tout simplement le résultat d'une violation sans cesse aggravée des lois de l'écologie, fondées sur l'interdépendance des êtres vivants entre eux et avec leur milieu physique. Dans une première phase, l'homme reste un prédateur parmi d'autres, occupant une modeste place dans la biocénose originelle. Mais avec le perfectionnement de ses techniques, avec le biface, le flèche, le feu, son efficacité s'accroît sensiblement. Tandis que se développe la révolution néolithique, la structure sociale se modifie ; la ville naît, et par conséquent, le palais, le temple, la boutique, la caserne, le bordel et la prison : la civilisation est en marche. Si, à l'origine, un certain équilibre pouvait subsister entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel, la balance, désormais, penchera de plus en plus du côté de l'agresseur.

Une idéologie belliqueuse et orgueilleuse, la mythologie d'un « roi de la création » chargé de

conquérir, de domestiquer, de dominer, sans souci ni des conséquences pour lui-même ni, bien sûr, des droits des autres êtres vivants devaient nous permettre de ravager la planète en toute bonne conscience. Et d'autant plus facilement que la religion du profit allait rendre licite n'importe quel méfait du moment que l'assurance d'un gain venait l'absoudre, voire le sanctifier. Dès lors, quoi d'étonnant si la production, l'industrialisation, le gigantisme humain, la croissance économique, sont tenus pour des vertus axiomatiques?

« Les aberrations écologiques qu'entraîneront ces beaux et lucratifs principes, on ne les connaît que trop. La grosse industrie, les grands pollueurs, devant l'émotion enfin soulevée dans le public par leur excès, se trouvent désormais sur la défensive et réagissent de plusieurs façons. On condamne en bloc les rousseauistes, les passéistes, les amateurs de rêve bucolique ou de pureté champêtre, bref tous ceux qui ont l'impertinence, ces impies, de refuser d'adorer le Veau d'or, le Fric-Jéhovah ou Sainte production. Au besoin on les accusera de vouloir revenir à l'ère préindustrielle alors qu'ils osent à l'avance penser l'ère postindustrielle. Puis on tente de minimiser les faits ou d'en émasculer la signification : n'y a-t-il pas eu, de tout temps, une érosion naturelle ? Des espèces animales n'ont-elles pas déjà disparu sans intervention de l'homme ? On va d'ailleurs plus loin, en tentant de vastes opérations de « dédouanement » publicitaire. A en croire certaines de ces firmes puissantes, c'est tout juste si leur souci majeur, essentiel, primordial, ne serait pas devenu la protection de l'environnement. L'écologie, l'environnement, les équilibres biologiques, etc., deviennent une tarte à la crème : de hauts personnages en ont, sans rire, plein la bouche, de ces mots qu'ils ignoraient il y a six mois.

« On ne luttera plus désormais, pour incarner une véritable conscience écologique, sans se heurter aux puissants. On n'y insistera jamais trop : le combat pour la qualité de la vie débouchera nécessairement sur des questions de principes et de finalités, donc de choix. Après tout, qu'est-ce qui compte vraiment ? Continuer à saccager allègrement la planète, ou bien accepter d'entrer dans une troisième phase de l'histoire des relations homme-nature, celle de la réconciliation ? »

Théodore Monod poète savant



L'HOMME FRONTIÈRE

Peu importe l'heure à laquelle vous sortez, il est toujours là, sur le qui-vive, avec son quo vadis. Vous ne pouvez aller n'importe où, n'importe comment. Parce qu'il faut être capable de répondre à des questions dont la réponse est la question même. Vous êtes joueur ou vous êtes le jouet.

Vous formulez les mêmes réponses aux mêmes questions et gare à ne pas changer une seule lettre car alors vous seriez tout de suite le jouet de la suspicion. L'homme-frontière met les points sur les i. Et vous lui faites des « Ah ! ». Pour ne pas être le jouet qu'il voudra garder entre quatre murs.

Questions identitaires. Questions mercenaires. Et réponses exactes. On appartient aux questions. Ou bien l'on garde le silence. Le silence dangereux. Dangereux comme la peur. Votre empêchement de ne pas pouvoir parler votre propre langue. Et que, pour continuer à vivre il vous faudra user de patience et de ruse.

Vivre est votre seule chance. Mais il vous faut inventer des liens imaginaires avec ce qui ne vous attache pas parce que la liberté a un prix fixe. Lorsque l'on marchande le prix de sa liberté, on se passe soi-même les menottes. L'homme frontière garde la clôture des cultures. On reste parqués ou l'on possède un laissez-passer.

Que l'infini nous donne du temps pour les réponses. Du temps, au temps. Que la joie de vivre éphémère dure aussi longtemps qu'il y aura toutes les questions sans réponse. Parce que les réponses sont dans la question même. Et ce sera toujours la même question. La même indifférence.

Il n'y a que l'amitié qui ne possède pas de frontière. La saine fraternité des êtres qui savent vivre, libres de toute réponse. Et l'homme-frontière arpente la planète pour contrôler les joyeux qui font de chaque instant une fête. Un carnaval de pauvres. Des pauvres qui n'ont de vraies richesses qu'ils prennent à même leur joie de naître, de vivre, et de mourir.

Pour connaître l'homme-frontière, il aura fallu naître sur toute la Terre, et inventer. Parce qu'au début nous ne savions rien. Nous avons tout inventé. De toute pièce. Une identité. Un monde d'imagination pour épater les amis. Un monde hospitalier. L'homme frontière n'a pas d'amis car il n'a rien à donner qu'un monde fini, qu'un monde ennuyeux.

Les oiseaux ne croient en rien et c'est tant mieux.

LA PUTAIN DE DIEU ou Indulgence

Poupée de cire molle au masque triste. Sa bouche carnée aux dents noires, elle sourit. Sur le fond bleu de ses yeux, coulent les traits de la nuit.

Des mains croisées qui font fléchir les ans. La bourse nouée autour du poignet, elle défait sa chevelure. Et chaque jour recommence sa triste romance.

À guichets fermés les soirs d'abondance, loin des lieux saints, mais aux lieux d'aisance, où le bourgeois propre et vulgaire déballe sa bourse sur un comptoir.

La putain de Dieu officie dans le club des déportés de l'enfance. La rose entre les dents elle a figuré pour la science entre deux potences.

Tous les mots vont pour elle. Mais aucune nuit ne lui ressemble. A la putain de Dieu, quoi ; des

nuits et des nuits à marcher – comme s'il ne pouvait jamais faire jour.

Le bord de sa lèvre supérieure frissonne et elle a un léger rictus nerveux qui lui fend la joue. Elle regarde les néons colorisés dans la brume blafarde. Une ombre épaisse de sueur, avec une haleine chaude d'alcool et de tabac, stationne devant elle.

Soldate au garde à vous, poupée de plastique dur, lisse et polie. Peinte au vernis. Ses faux cheveux blonds tirés en arrière pour dégager son front hautain et stupide. Elle affiche le prix de sa liberté.

Le client morose renâcle en grimpant derrière sa croupe jusqu'à une balustrade, d'où, autrefois, on jeta un exilé par une fenêtre.

Elle craint la lumière et ferme le rideau. Elle cache la vue plongeante sur son secret que le chaland pourrait voir en passant devant la vitrine de la boutique.

La rose de nuit, fleur de nenni, garde la pose au champ d'honneur ; pour la bonne cause ou le malheur. Et Dieu lui tient sa main pour lui souffler un baiser.

Dans le miroir son visage se ranime et le rouge de son sang sur le blanc de ses joues. Son sourire efface les tirades de la nuit.

Le jour seul voit ses rides pendant son sommeil. Sur le lit d'un hôtel, elle ferme les yeux.

IL DIT, ELLE DIT

Il dit : Tu es folle, change de couverture et, débarrassée de cet humus mouillé où tu trembles encore, revêt ta peau de chamane désiré, et sur le tronc de ton corps délivré, bat le tambour de l'amour pour moi, le passant qui t'attend pour te nommer !

Elle dit : Il est fou de me sortir de terre je ferai le printemps mais l'été brûlera ses moissons et l'automne chargé de l'orage des canons soumettra l'hiver aux pires oraisons et mon ressentiment emporté par le vent des colères déclarera la guerre aux funestes troupes des sans noms et des n'avoir pas.



J' ai pas d' travail

J'ai pas d' travail
J'suis à la rue
C'est défendu
 Allongé sur les rails
 La tête nue
 Faut que j' me tue
Mais y a la marmaille
À bouffer toute nue
L'eau et le pain drus
 Alors j' bataille
 Pour mon salut
 J' vais boire un coup
Une bonne bouteille
Tiens y en a plus
Turlu tu tu
 J'ai pas d' travail
 J'suis à la rue
 C'est défendu
Auriez-vous d' l' argent
Pour mes souliers
J'ai douze enfants à visiter
 Ne faites pas semblant que j' existe
 J' pourrai vous traiter d' racistes
 Prêtez-moi un ticket
J's'rai absent longtemps
Aidez-moi s' il vous plaît
S' il vous plaît mes enfants
 J'ai pas d' travail
 J'suis à la rue
 C'est défendu
L'on boit et puis l'on croît
Aimer l' autre aimer soi
 Mais y a rien dans l' alcool
 Que la perte de l' amour fol

Écoutez ma chanson
S' il elle vous plaît
Je vous la donne

OUI !

Oui !
Oui, je suis ton chien
N' ayant d' aboyance que la mienne
Oui je suis ce loup garou
Défiant la Lune perverse
Pleine de sa chair !
Oui, je fais le malin
Trafiquant des combines
Oui je taquine
L' éternelle concubine
Enfilant les Étoiles solaires
Sur ma quenouille en l' air
Oui, je suis un monstre
Fatigant son gibier
Oui je suis bourreau
Allongeant le supplice
Sur l' autel d' Éros
Je fane les roses
Oui, je suis ton dieu
Pour t' éprouver sans doute
Oui, je suis cette idole incarnée
De terre et d' eau qui désire
Soumis à tes caprices
À la caresse de ta peau
Oui, je suis ton maître
Exigeant et sans faiblesse
Oui, une laisse d' écume
Autour de tes reins
Prisonnier je m' évade
Des murs de ton sein
Oui, je suis ton esclave
Négligeant mes chaînes
Oui, je suis infidèle
Comme la vie après la mort
Je suis ton remord
Et ton âme comblée

POURQUOI UN DRAPEAU ?

Pourquoi un drapeau? Pour mourir? Quant à l'amour il n'y en a jamais eu dans les nations ni dans la religion. Le mot amour est un mot qui vient d'un pays que peu de gens habitent parce qu'il se passe de drapeau et qu'on n'y vit pas de soumission. L'amour est debout, il vit au grand air et le vent efface sa trace sur le sol. L'amour se trouve dans le cœur des êtres humains. Il est secret et n'a pas besoin que l'on défile devant lui. L'amour se fout des clôtures des cultures. L'amour signifie autre chose dans les temps présents : il est possession, haine, domination. Mais je ne parle pas la même langue que ces milliards d'imbéciles qui font des guerres, des enfants pour la guerre, des enfants pour les drogues de la consommation, des abrutis qui se laissent mener comme des animaux. L'amour vit dans un être humain sans possession que lui-même au pays de la Terre sacrée. Tous les êtres humains sont des pays à défricher.

RICOCHETS

Ma langue est dans ma bouche
Mon identité chez la police
Mon immigration est éternelle
Mon choc culturel c'est les questions sans réponses
Mon art c'est vivre, ma culture c'est la paresse
L'industrie du divertissement pollue les cervelles
Mon environnement c'est l'Univers
Les changements climatiques c'est la vie
La politique c'est l'ennui
L'économie c'est l'avarice
La justice sociale c'est la ruse des voleurs
L'histoire c'est la mienne
Mes racines sont des jambes
Mes héritages sont le présent et l'éternité
L'urbanisme est construit sur les ruines
La ruralité c'est la rue et l'oralité
L'occupation du territoire c'est la guerre
L'éducation c'est l'exemple

L'enseignement c'est la paix
Les réformes c'est l'adaptation
La santé c'est ce qu'on peut
La vieillesse est une apparence
La maladie c'est vivre
Les soins de fin de vie c'est de l'amour
La famille c'est le monde entier
Les générations c'est nous tous

SOUVENIR DU RÉEL

Ils ont dit
Il faut protéger le français
Et ils m'ont arraché la langue
Ils ont dit
On aime la musique
Et ils m'ont coupé les mains
Ils ont dit
Il faut éliminer la pauvreté
Et ils nous ont massacrés
Il est dit
Tu ne tueras point
Mais les armes sont bénies
Il est dit
Dieu est amour
Mais ils l'ont torturé
Ils ont dit
La terre nous appartient
Et ils m'ont chassé
Ils ont dit
On aime la liberté
Et ils m'ont mis en cage
Ils ont dit
Tu aimeras ta mère patrie
Et ils ont enterré la femme
Ils ont dit
Respecte le pays de tes pères
Et ils ont exilé le mien
Ils ont dit
Occupe-toi de tes enfants
Mais où sont mes enfants ?



Beaucoup d'étrangers,
qui sont les autres ?

Je suis un étranger,
qui êtes vous ?

*Le regard
que tu lui jettes
éloigne l'étranger*

Pierre Montmory - trouvreur (d'après Mohammed Dib - romancier)

UN ÉTRANGE ÉTRANGER

J'étais un étranger mais aujourd'hui j'ai changé. On ne me regarde plus et plus personne ne fait attention à moi. Mais moi, je vois les autres étrangers se ressembler de plus en plus. C'est peut-être la loi de la gravité, à force d'user mes souliers à tourner autour de la Terre, je trouve que nous nous ressemblons, tellement le temps nous rassemble. Et sur les places publiques que je traverse, les mains dans les poches, la nuque courbée et le regard par en dessous mon chapeau, le murmure des langues est comme une rumeur inquiète et nous nous frôlons les uns aux autres

en continuant de marcher chacun tout droit dans sa direction. Le but de ces promeneurs semble incertain et leurs ombres vacillent aux croisements comme pour questionner l'heure et savoir s'il est arrivé le temps de se présenter les uns aux autres. S'il est arrivé le temps de redresser les épaules, de montrer nos visages à l'inconnu, de poser nos regards sur l'horizon vide.

Et je repense à ma mère qui a erré longtemps avant de poser son fardeau qui était moi. Moi qui n'avais de signe particulier que l'odeur de son sein dans les narines. Mais déjà le lait était maigre et les jours manquaient de crème et ma mère pleurait pour ne me donner à boire que l'amertume de ses larmes. Ma mère m'a donné le rictus circonspect à ma bouche et le sourcil ombrageux sur mes yeux à peine ouverts.

Et mon père tournait et zigzagait entre les corps de ses camarades pas encore morts mais portant la marque des luttes fratricides dans leurs chairs desséchées. Mon père rassemblait les armes qui restaient pour repousser la nuit et ce n'étaient que ses bras qu'il agitait en remuant sa belle tête au son d'un cœur vaillant blessé aussi par les temps mauvais. Mais la joie de mon père était une petite larme qui brillait comme un diamant au coin de son œil. Le regard de mon père taquinait le destin et son rire affectueux face à mon défi d'enfant mal poli m'entraînait la rage de vivre sous les côtes.

Maintenant je suis un étranger mais j'ai changé. Les rues où je marche sont propres, les vieilles maisons sont ravaudées et des pyramides de verre et d'acier, illuminées la nuit comme en plein jour, forment la nouvelle cité bâtie au milieu de la nature. La nature à l'air de s'en fiche, c'est cela ou des ruines, et seuls les humains n'ont point changés et quand je traverse la rue, je suis le même de l'autre côté. Ce qui attire mon œil comme un aimant ce sont les devantures des magasins remplis comme des ventres d'ogres prêts à dévorer les passants.

Je suis un étranger, je marche les mains dans le dos, et d'un pas tranquille, je regarde les vitrines. Plus loin je m'assoie au bord d'une terrasse et déguste goutte à goutte un café expresso bien chaud. Je regarde passer les gens qui me semblent familiers. Je crois tous les connaître et c'est sans doute l'effet de la caféine parce que tout cela est faux, je viens juste d'arriver, je n'arrête pas je recommence chaque jour mon arrivée. Je suis un étranger, voyez comme j'ai changé.

L'APPEL DU MUEZZIN

Qui a vu ce bâtard, ce banni, cet orphelin,
Qui de jour sillonne les rues, de nuit grelotte dans son
coin,

Puant l'odeur puissante de la glu, tout noir de suie,
À la merci des prédateurs, des voleurs, des violeurs,
qu'effarouché, sans répit, la peur dans le ventre il fuit ?

Et si c'était vous, votre frère, votre sœur,
Si c'était votre enfant, pruneau de vos yeux, trésor
trop précieux à votre cœur,

Auriez-vous toléré, auriez-vous permis, n'auriez-vous
point regretté,

Qu'à la vindicte de la rue, à ce cruel destin, en pâture,
il soit jeté ?

Indifférent, dédaigneux, impassible, impitoyable, tout
le monde passe et repasse,

Veillant bien à ne pas se frotter à cette crasse,

Qui sait ? Peut-être de la gale, de la rage, est-elle
porteuse,

Ou teigneuse est-elle, ou tuberculeuse, ou lépreuse ?

Les honnêtes gens n'aiment pas voir la vermine,
l'ordure, l'abjection,

Il paraît que " ça " les dérange dans leurs confortables
illusions, que " ça " perturbe leur quiétude.

Ils frétilent de la queue, écarquillent les yeux,
postillonnent, crachent le feu, quand ils défendent leur
religion,

Tant et si bien qu'à les entendre, on dirait des saints
qui de la perfection connaissent tous les secrets, de la
foi toute la certitude ;

Je n'ai rien contre la fausseté, rien contre l'hypocrisie,
rien contre le mensonge,

Mais de regarder passivement mourir ainsi ces
pauvres garnements,

Êtes-vous des démons, êtes-vous des anges ?

Êtes-vous meilleurs, êtes-vous pires que ceux que
depuis toujours vous haïssez, agressez, taxez de
mécréants ?

Cet enfant a-t-il choisi de naître, ou pire, de n'être
l'enfant de personne ?

L'avait-on prévenu que dans ce monde sans âme,
méchant, égoïste, amoral,

Une mère, censée donner l'amour, insuffler la force,
l'espoir, son bébé tout chaud dans une poubelle
facilement abandonne,

Un homme pervers, vicieux, pour un crapuleux plaisir
sadique, n'hésiterait point à se repaître de cette
innocence foétale ?



Honte, honte, honte ! Et le prêche qui du haut du
minbar sa superstition séculaire argumente,

Et le muezzin qui, fervent, chevrotant de piété, à
coups de haut-parleurs appelle des fidèles crédules,
dociles, qui à eux seuls mentent,

Et le paradis qui, paraît-il, est exclusivement promis à
cette curieuse race,

Que le gain, la cupidité, la vanité aveuglent, dont la
cruauté n'a d'égale que la férocité des rapaces ;

J'aimerais bien, mon âme, maintenant, dans mon coin
aller enfin mourir,

Plutôt que de seulement un peu dormir, et vers ces
limbes nauséabonds demain revenir,

Dans cet exil, me semble-t-il, il n'y a plus rien à dire,
plus rien qui vaille,

Allons en enfer, plutôt que dans quelque mirifique
Éden être obligé de perpétuellement côtoyer ces
mystérieuses ouailles !

Mohammed Talbi

LE PLAIDOYER DU MORIBOND

Par Mohammed Talbi

Un homme, la soixantaine environ, apparemment sain d'esprit, habillé correctement, passa devant Le Palais du Parlement,

Qui à Rabat jouxte la gare ferroviaire, d'où il venait de sortir, débarqué d'un coin perdu, certainement,

Sa tête luisante de sueur et de calvitie oscillait dans tous les sens, et chaque fois qu'un passant, une passante, venaient à le croiser, il les examinait curieusement,

Comme s'il découvrait quelque chose de jamais vu, se retournait sur eux, restait là à les suivre du regard, et repartait titubant, se dandinant, se délectant à sa manière de cet heureux moment ;

À nous deux, Rabat ! Semblaient crier ses yeux, car les paysans, quand ils arrivent dans la capitale, ont l'impression d'atterrir chez des dieux !

Depuis toujours, pour un papier administratif, une visite médicale, une requête auprès d'un ministère, un contentieux juridique,

Avant de partir de leur lointain village, pendant une semaine, ils préparent leurs bagages, pendant une autre, ils multiplient les prières, pour apitoyer les cieux,

Qu'ils soient jeunes, qu'ils soient vieux, qu'ils soient bien portants, qu'ils soient infirmes, ils angoissent dans ses lieux, et souvent, redoutent le rendez-vous fatidique ;

Mais là, notre bédouin avait la chance de sa vie ! Devant le portail de l'imposant édifice, il est rattrapé par un vieux vice :

Quand il était élève, au collège de sa bourgade natale, il rêvait de révolution, avec ses camarades de classe, ils multipliaient les rencontres, les discussions,

Mais à cause de la pauvreté, tôt ses études il avait dû quitter, et bientôt, l'armée l'appela à honorer son service, Pendant deux années qui furent pour lui un répit, puisqu'enfin, il mangeait à sa faim, dormait bien, à son manque de

vêtements dans le treillis trouva une solution ;

Voyant que devant le bâtiment il n'y avait personne, comme tout paysan, naïf, innocent, presque sauvage, se croyant tout permis,

Il franchit le seuil, avança vers l'escalier en marbre, et comme l'immense porte en bois, toute scintillante de vernis, était ouverte, son pas s'affermir,

" Après tout, se disait-il, c'est ici que l'on plaide la cause du peuple, et si j'y pénètre, je ne vois pas quel délit j'aurais commis,

Moi qui suis la crasse du peuple, la lie de la plèbe, le fruit pur de la vie dure que mènent ceux et celles qui tous leurs espoirs dans ce maudit couloir avaient mis ! "

Curieux par instinct, comme tout paysan malin, il s'aventura plus loin, et dans son for intérieur, il jubila soudain :

" Bon Dieu de Bon Dieu ! Ça doit leur avoir coûté la peau des fesses, les pauvres, ce machin ! "

Émerveillé par le faste de l'architecture, mais le cœur serein, il descendit des marches tapissées de rouge, avec entrain,

Monta à une chaire, tapota dans le micro, qui ne répondit rien, et comme il restait tout à fait seul, il regarda à droite, à gauche, et leva la main ;

Il prêta serment, comme s'il eût été membre de l'honorable Parlement, jura de dire la vérité, de respecter le temps imparti à son intervention, de parler succinctement,

Feignant de saluer un auditoire toujours absent, il rajusta le col élimé de sa chemise, fit semblant de boire de l'eau minérale, émit quelques toussotements,

Des deux mains, il s'appuya au rebord de la table, se souvint de feus ses parents, de ses copains, de ses cousins, proches et lointains, de son passé, tout d'un coup,

Il était venu à Rabat pour un dernier voyage : il avait un cancer de la gorge, qui lui donnait la rage, car à soixante ans, il n'avait rien foutu de sa vie, et il en souffrait beaucoup ;

En un instant bref, fugace, comme celui qui précède la mort effective d'une personne, il retrouva son enfance, Les années de labeur, quand à dix ans il travaillait déjà dans les champs, ses maladies, ses souffrances,

La mort de ses parents, qui n'avaient pas assez d'argent pour venir se faire soigner à Rabat, ses déboires après leur départ, ses privations, son endurance, sa patience,

Et sans s'en rendre compte, il se mit à parler dans le micro éteint, imaginant que les vivants comme les morts l'écoutaient par-delà le silence, au-delà de l'absence :

" Nous voici à Rabat, enfin ! Je descends d'une contrée où les français avaient jadis laissé une mine de charbon,

Qui avait permis à mon père, comme à mon grand-père, à tenir bon dans une région où ne poussaient que le jujubier, l'alfa et les chardons,

Ils bénéficièrent du régime de la cantine, avaient quelques privilèges, comme de ne pas descendre aux entrailles de la terre le dimanche, pour se ravitailler, chaque fois que nécessaire, un bon,

De se rendre au dispensaire installé par les colons, de recevoir à Noël des cadeaux, leurs épouses des dons, leurs enfants des bonbons ;

Ils trimèrent leur vie durant, se contentant fatalistes de se résigner à leur sort, d'avec les commandements divins vivre en osmose,

De la maison à la mine, de la mine à la mosquée, de la mosquée à la mine, de la mine à la maison,

Puis passèrent les ans, changèrent les saisons, et l'un après l'autre, comme tous ceux qui faisaient partie de leur corps, ils moururent de silicose ;

Les français étaient rentrés chez eux depuis longtemps, le charbon extrait jusqu'au plus petit fragment de houille, la mine fut fermée, à l'oubli furent abandonnés les villageois,

Zola aurait réécrit Germinal, s'il avait vu la désolation qui s'abattit sur la région, à quelle misère fut livrée en pâture la population, soumise à quel désarroi,

Plus personne n'avait d'emploi, de la délinquance, du vice, les jeunes devinrent la proie, et quand ils élevaient la voix,

Comme aux temps des colons, à coups de bâton étaient réprimées leurs manifestations, et ils étaient jugés et condamnés, comme des hors-la-loi ;

Partout dans le monde d'aujourd'hui, c'est le même calvaire, la même longue et impénétrable nuit, le complet mystère,

Celui qui entre la vérité et nous jette un voile, qui fait des uns des mégalomanes, de dangereux visionnaires, des autres des comparses, des personnages secondaires,

Une minorité sévit, impose à la majorité silencieuse sa loi draconienne, inhumaine, la plie à sa volonté inégalitaire,

À force de manipulation, de menus préalables stratagèmes, de conditionnement et d'abêtissement, la traîne dans un cercle vicieux, un mode de vie suicidaire ;

Levez-vous, esclaves ! crient-ils, levez-vous, sinistres épaves ! Il nous faut huiler la machine, relancer les usines, au lieu de rester confinés à lâchement courber l'échine !

Et les bons, les vaillants citoyens, pour calmer les petits ventres qui crient famine, redonner un peu d'attrait aux étagères poussiéreuses de la cuisine,

Se lèvent tôt le matin, prêts à aller au-devant de cette inattendue aubaine, bravant le danger, indifférents à la psychose généralisée, aux préventions d'hygiène, se moquant malicieusement de ce douteux vilain virus,

Car il l'affame bien avant, comme jadis l'on avait coutume de faire à un chien, celui qui veut s'assurer la loyauté d'un minuscule ;

Ainsi donc, partout dans le monde, sans même leur laisser le temps d'enterrer leurs morts, les succursales des multinationales les appellent à être magnanimes, forts,

Peu importe qui a raison, qui a tort, pourvu que le Sud soit toujours le valet, que le maître absolu à bord reste le Nord,

Pourvu que le capitalisme survive au cataclysme, que l'hégémonie aux vieilles mentalités impérialistes éternellement revienne,

Quitte à tous les principes de l'éthique abandonner, à sur l'autel de la barbarie sacrifier toutes les valeurs humaines ;

Levez-vous, peuples braves ! L'heure est autant pénible que grave, et si robots vous devez finir, autant illico presto mourir !

Quel effet cela vous fait-il d'enfin être contraints à regarder vos bambins ? Les avez-vous reconnus ? Vous ont-ils pardonné,

De toujours courir, sans jamais vous arrêter pour un câlin, un sourire ?

Ou bien de voir combien à votre famille vous êtes devenu étranger, étrangère, vous a-t-il laissés tout émus, intrigués, étonnés ?

Ainsi, ils finissent de nous finir, eux qui à coups de préceptes et de vaccins à la fleur de notre âge nous préparaient à la domestication à venir, Tellement à nos yeux des rêves mirifiques ils avaient fait dansoter, luire,

Qu'aveuglés par notre égoïsme, notre inextinguible soif au confort, dans ce mirobolant éden nous voulûmes coûte que coûte domicile élire ;

Les voilà, mes frères et soeurs, cet avenir, cette aisance que depuis La Révolution Industrielle l'Europe voulait conquérir :

Partout des guerres, des expatriés, des affamés, des sans-abris, des catastrophes écologiques, des fléaux que l'on n'arrive pas à contenir,

Partout la criminalité, les jeux, la traite des blanches, la pédophilie, tous les trafics crapuleux, les vices qui une statue d'albâtre feraient rougir,



Et le monde entier, riches et pauvres, noirs et blancs, rouges et jaunes, juifs, chrétiens, musulmans, bouddhistes, athées, mormons, tout le monde reste dans le chaos plongé, sans jamais sa tête de l'eau sortir !

Enfin, levez-vous ou ne vous levez point, il est trop tard, maintenant, aucun espoir, aucun lendemain,

La machine vous a broyés, regardez-vous, regardez autour de vous, où est le Mal, où est le Bien ?

Les enfants que vous léguerez aux siècles futurs ne ressemblent à rien, vous-mêmes, vous êtes ou hantés par l'angoisse de demain, ou toujours alléchés par une vie de luxe, ou avides de réussite, de gloire, de gain, ou assujettis par le besoin,

Mais qui suis-je, pour me permettre de plaider la cause des miens ? Mieux vaut partir, sans se salir les mains... "

LE HANGAR

Par Mohammed Talbi

Il n'y avait qu'eux deux, son fils âgé de trente ans, restaurateur de vocation, au chômage depuis longtemps,

Qui pour les nourrir, maintenant que la pandémie avait tout fermé, allait le matin au petit port du village aider les pêcheurs,

Au marché ensuite, y laisser les deux sous qu'il venait de récolter à porter des cagettes pleines de poissons frétilants, à la fois amer et content,

Sa raison d'être elle était, son plus beau devoir, l'amour de sa vie, celle qui lui restait, sa bonne mère, qui le chérissait autant, ce fils unique, qui était sa fierté, son soutien et son bonheur ;

Ils squattaient un petit coin dans un grand hangar presque en ruines, délabré, abandonné,

Qu'à l'aide de plaques de zinc et de panneaux contreplaqués, de nombreuses familles déshéritées avaient cloisonné,

Pour y élire domicile, car la ville était saturée, chère, la survie impossible quand on ne possédait rien, ne rentrait pas un rond de toute l'année,

Déguisées, les femmes se rendaient tôt le matin dans la vieille cité faire le ménage, se prostituer, mendier, les hommes, pour leur grande majorité, fumaient le kif en rêvant de traverser la Méditerranée ;

Le ghetto prospérait ainsi prometteur dans la misère, chaque jour apportant son lot de conflits,

de drames, de vols, de règlements de compte, de trahisons, d'adultères,

Les déchets s'accumulaient tout autour du vieux bâtiment, les eaux usées suintaient le long des cloisons, les chats, les chiens, les rats, les cafards, repus, blasés, s'étiraient de paresse et d'ennui,

Ces hordes de miséreux, bannies de la ville, de la campagne, du ciel, de la terre, méconnues de toutes les instances universelles, n'avaient ni eau potable, ni électricité, ni sanitaires,

Et la nuit, le chaos était tel que quiconque pointait la tête dehors risquait d'y laisser ou une oreille, ou un œil, ou son nez, quand ce n'était pas sa vie, les lieux devenant le repaire des trafiquants de tout acabit à partir de minuit ;

Il aurait tellement voulu faire comme ses amis, partis sans être jamais revenus, arrivés à une quelconque destination ou disparus en mer,

De qui l'on ramassait sur la plage une sandale, un gilet, un portefeuille, une pièce d'identité, une paire de lunettes, un caleçon, le cadavre, ou ce qui en restait,

Mais chaque fois qu'il lui annonçait son intention de larguer les amarres, essayait de l'en persuader, sa mère en pleurait à chaudes larmes, restait à le boudier, à le regarder, triste, amère,

À la fin elle murmurait : "*Tu restes, tu es béni, tu pars, c'est la malédiction !*", et sans la contrarier, sans rien pouvoir faire non plus pour améliorer leur

condition, il continuait de rêver qu'il partait ;

Allongé sur le dos, les yeux rivés à un trou dans le plafond haut, à travers lequel il voyait luire les étoiles, il pensait qu'il devait partir, que c'était urgent,

Une maison douillette sa mère et lui habiteraient, avec un jardin devant, un potager derrière, il travaillerait et gagnerait beaucoup d'argent,

Il achèterait une belle voiture, emmènerait sa maman chérie se promener au jardin, sur la plage, chez le médecin, viendrait en aide aux indigents,

Jamais vers cette terre ingrate il ne reviendrait ! Robuste, intelligent, il saurait se faire une place là-bas, surtout qu'il connaissait des gens ;

Sa mère, elle aussi, rêvait éveillée au milieu de la nuit, elle rêvait en souriant au mariage de son enfant, au faste de la fête qu'elle lui organiserait à l'occasion,

Ah ! Ce qu'il était turbulent, quand il était adolescent ! Mais Dieu merci, il n'avait suivi ni les fanatiques, ni les délinquants,

Maintenant, il était grand, elle, prenait de l'âge, ç'aurait été merveilleux si à son fils, elle pourrait faire oublier toutes les déconvenues, toutes les désillusions !

Et ils restaient ainsi, toute la nuit, à rêvasser chacun de leur côté, à calculer toutes leurs chances, à ressasser leurs ratages, à repasser le film de leur vie, à laquelle ils ne trouvaient aucun charme, aucun attrait, ni aucun événement marquant ;

Petit à petit, à mesure que les aiguilles du temps avançaient, les rêves s'éteignirent, l'un après l'autre, comme s'effacent les étoiles à l'aube,

À peine étaient-ils ébauchés que des montagnes d'embûches surgissaient, les espoirs se rapetissaient, se rétrécissaient, tant et si bien qu'ils devinrent infinitésimaux,

Autant nous sommes libres dans notre imagination, grands, invincibles, autant nous sommes frustrés, petits, désarmés parfois face à la réalité qui nous accable, nous maltraite, nous gobe,

Et chacun de nous, à sa façon, parle à la nuit, lui conte ses désirs, ses folies, y enfouit ses soucis, ses ennuis, comme il le peut panse ses blessures, guérit ses maux ;

Les gens qui vivent seuls le savent, que bien des fois, il vaut mieux éteindre toutes les lumières,

Rester seulement assis dans le noir, à écouter le silence, l'oreille aux aguets, le cœur palpitant, lourd, amer,

Car à cet instant, on ne sait même pas ce que l'on attend, on attend mais l'on sait d'avance que c'est inutile, que demain sera comme hier,

Et l'on reste là, petit devant l'immensité de la question, impuissant, inconsolable,

seulement assis dans son lit, comme un malade apeuré sur une civière ;

Vous faites quoi, vous, pendant ce sursis, cette suspension du temps,

Ce retour vers soi, à soi, où votre passé vous reprend, le futur vous attend, menaçant, inquiétant, Où dans le silence qui parle, vous reviennent des souvenirs, des scènes, des pans, que vous faites semblant d'oublier depuis longtemps ?

Un soupir, un cri étouffé, un gémissement, ou votre mutisme sourd, que seul le vide entend ?

Certains pleurent, ceux-là ont bon cœur, souvent reniflent quelque espoir en évacuant leur désespoir,

D'autres ferment les yeux, silencieux regardent défiler ou des tranches déjà vécues, ou des rêves qu'ils peignent dans le noir,

D'autres encore invoquent les morts, prient Le Bon Dieu, murmurent un chapelet de prières, mais attendent quand même, dans leur morne purgatoire,

Les plus seuls, ceux que la conscience taraude, la quête du sens lutine, torture, ceux-là posent le menton dans le creux de la main, en vain restent à longuement ruminer le pourquoi, le comment de ce monde absurde, illusoire ;

Mais des fois, il fait bon éteindre toutes les lumières, rester là, juste là, assis à écouter le silence,

Parce que de tout on est dégoûté, las, blasé,

Que l'on a besoin de ce moment, grandement envie de ne rien voir, de ne rien entendre, même pas cet espèce de bourdonnement qui contre la paroi de notre oreille vient s'écraser,

Un dernier soupir, qui longuement s'étire, et à sa fin, moribond laisse un nœud, une impression de gorge brisée,

Et l'on plonge sa figure froide dans les paumes chaudes de ses mains, car l'on a besoin, tellement besoin de laisser sa tête fatiguée se reposer ;

Elle est toute seule, depuis un mois et demi, et tous les habitants du vieux hangar sont maintenant ses ennemis,

Elle n'a plus aucun coin, dans aucun hangar, depuis que son fils, à bout, a quitté le territoire,

Un sac en plastique avec quelques photos, une chemise et un pantalon, ses papiers, c'est tout ce que les gendarmes lui avaient remis,

Et depuis, elle n'a plus personne, elle a abandonné ses rêves, accroché ceux de son enfant à son cou, et comme une sans-abri, elle dort à même le trottoir...

- Mohammed Talbi



Pierre Marcel MONTMORY

Maître trouveur :

Toute poésie est faite non pour être dite mais pour être parlée, comme une langue au milieu des langues, pour entendre leur musique étrange ou familière.

L'expression semble abstraite, elle désigne pourtant une sensation nette connue de tout lecteur de poésie, qui la recherche comme une drogue, et qui n'est rien de moins qu'un sentiment d'évidence. La poésie est cela même, un rythme et une image captés en langue immédiatement partagés par le lecteur.

Des rapprochements du réel se rencontrent avec chaque poème. Cette concrétude exacte des poèmes est la seule qualité recherchée et c'est de la façon la plus libre qu'un humain côtoie un autre.

La poésie ignore le nous monophonique, elle n'a pas d'unité idéologique, elle ne pratique pas la monoculture et ne répond d'aucun récit historique consensuel.

Incertaine, la poésie ne va plus de soi comme on pouvait encore le penser et le rêver et n'a pas de réponse aux questions qui lui sont posées.



L'étrangeté de l'étranger Par Abû Hayyân al-Tawhîdî

« Où en es-tu d'un proche dont l'exil a perduré dans sa patrie et pour qui se trouvent réduits la chance et le lot en partage auprès de son être cher et de sa demeure ? Où en es-tu, toi, quant à un étranger qui n'a aucun accès à une patrie, ni l'aptitude de s'installer là où il se trouve ? L'étranger apparaît si pâle d'épuisement de par son retrait du monde, si courbé de tristesse, qu'il prend l'aspect d'une outre usée. L'étranger, s'il parle, c'est en discontinu et avec un fond de tristesse ; s'il se tait, son silence n'est qu'effroi et perplexité ; s'il se rapproche, c'est dans une proximité de soumission ; s'il s'éloigne, c'est dans la crainte ; s'il apparaît, c'est dans la posture de l'humilié ; s'il

s'éclipse, c'est dans la souffrance ; s'il demande, sa quête ploie sous le désespoir ; s'il s'abstient, c'est que l'épreuve s'approche de lui ; le matin, s'il se réveille, c'est tout blême de tourments et de soucis ; le soir, il se trouve dépossédé de son secret par les événements qui disloquent son intimité ; s'il énonce, c'est dans la crainte ; s'il se tait, c'est dans la déception. Le voici dévoré par l'oisiveté, le voici tout entier, fané, desséché, flétri. Il n'aspire à la quiétude qu'auprès de quelques semblables pour leur dévoiler ce qu'il maintient caché en son for intérieur, pour se consoler en leur compagnie et se remémorer, en leur présence, son passé de souffrance. C'est alors qu'il déverse ses larmes dans l'assiette de ses joues, souhaitant se délivrer enfin de sa peine. Et l'on dit aussi que l'étranger est celui qui est délaissé par son être cher. Quant à moi, je dirais plutôt que l'étranger est celui que l'être cher fréquente, que l'œil du censeur épargne. L'étranger est celui que le commensal flatte, c'est celui qui se trouve de près hélé ; l'étranger est celui qui est tel dans sa propre étrangeté, celui que nul référent ne lie à un autre ; il est plutôt celui

À défaut de rendre soutenable l'insoutenable étrangeté de l'étranger, Tawhîdî posait que le summum de cet insoutenable survient « lorsqu'il [l'étranger] finit par se vivre étranger dans son propre espace, dans sa propre demeure, étranger auprès de sa famille et des siens ». Et j'ajoutais qu'à la fin du XXe siècle, cet insoutenable perdurait lorsque l'étranger finit par se vivre étranger dans sa propre culture, dans sa propre filiation, étrangeté étranger dans et à son propre corps. Ne sommes-nous pas là près de l'expérience mystique ou de l'expérience psychotique, parfois nécessaire pour échapper à l'insoutenable ?

qui n'a nul droit à sa part de droit. Ô toi que voilà ! L'étranger, c'est celui dont l'éclat de la beauté s'éteint avec le déclin de son astre, c'est celui qui s'est éloigné de son être cher comme de ses censeurs, c'est celui dont paroles et actes deviennent étranges, c'est celui qui est devenu à jamais dans l'exil quand il part tout comme il revient, c'est celui qui devient étrange dans ses haillons comme dans sa vêtue. Ô toi que voilà ! L'étranger, c'est celui dont rien que l'aspect énonce des épreuves qui se sont succédé ; c'est celui dont le front témoigne de sa lutte renouvelée contre les tentations ; c'est celui tel qu'en lui-même sa vérité s'estompe d'un instant à l'autre. L'étranger, c'est celui qui est absent alors même qu'il est présent ; il est celui-là qui se trouve présent au sein de son absence. L'étranger, c'est celui que tu ne saurais connaître si tu le voyais, c'est celui que, si tu ne le voyais, tu ne chercherais pas à connaître. N'as-tu pas entendu le poète dire : « Comment se consoler sans parentèle et sans patrie / Comment se consoler sans coupe et sans commensal / Comment se consoler sans le refuge d'un abri » ? Tel est l'homme atteint par l'étrangeté. Aussi a-t-il aspiré à

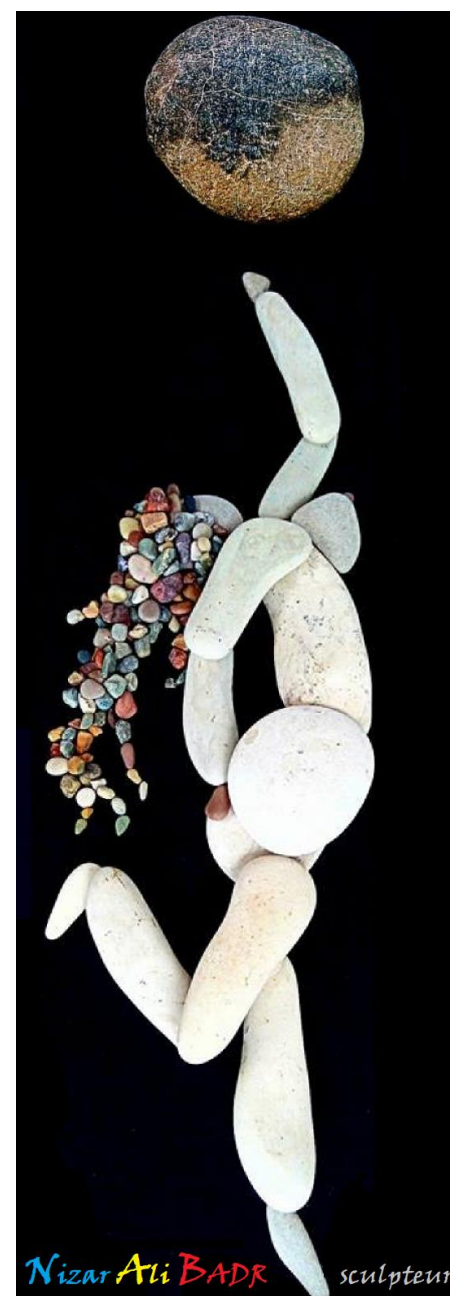
une parentèle auprès de laquelle il trouverait bonne compagnie, à une patrie qui l'accueillerait, à un commensal auprès de qui il dénouerait son secret et ses doléances, à une coupe qui lui procurerait jouissance, à un refuge dans lequel il pourrait se lover. Quant à la description de l'étranger, il demeure enveloppé de toutes parts de tristesse et d'affliction, plongé dans un entrelacs de chagrins et de tourments, cela en lien avec tout ce qui est là de par sa présence et avec tout ce qui est là de par son absence. C'est l'étranger qui succombe de toutes parts sous la charge des épreuves quotidiennes, c'est l'étranger qui baigne dans la consternation et le regret envers tout ce qui est déjà passé et tout ce qui est à venir ; c'est l'étranger que le temps et l'espace ont dispersé jusqu'à la confusion entre toute personne de confiance et toute personne suspecte. En fin de compte, l'étranger est effondré par le sort des catastrophes et des désastres ; à travers sa stigmatisation, il est dégradé de son statut. Aussi s'agira-t-il d'une description que le calame ne saurait tracer et si l'on arrivait à faire apparaître une figure sur le feuillet, c'est le feuillet lui-même qui s'anéantirait. D'ailleurs, il est impossible d'énoncer les mots

qui puissent le décrire. C'est qu'il s'agit d'une description de l'étranger qui ne porte pas de nom qu'on puisse énoncer, ni de figure propre qui puisse l'attester, ni de pli qu'on puisse étaler, ni d'excuse qu'on puisse l'excuser, ni de péché qu'on puisse lui pardonner, ni de défaut qu'on puisse masquer. L'étranger serait de l'ordre de l'innommable et de l'indicible. Tel pourrait être l'étranger qui ne s'est pourtant pas déplacé de son lieu de naissance et qui n'a même pas bougé de là où se trouve le souffle d'air qu'il respire. Et le summum de l'étrangeté de l'étranger, c'est de devenir étranger dans sa propre patrie, d'être éloigné et lointain alors même qu'il se trouve dans la plus grande proximité. C'est que l'objectif de ses efforts est d'oublier l'existant, de dénier le perçu et d'être exclu du familier, afin de rejoindre enfin celui qui le libérerait de tout cela par un don généreux, un soutien efficient, un lieu stable et un horizon à jamais ouvert. Hé toi ! Sache que l'étranger, c'est celui qui s'est abandonné aussitôt qu'il énonce le vrai. S'il appelle au vrai, il est muselé ; s'il cite pour cela une référence, on appelle au mensonge ; s'il témoigne de dignité, il est privé d'eau et de nourriture. L'étranger, c'est celui à qui l'on refuse de quoi

subsister lorsqu'il le demande. Et s'il est chevillé par la maladie, nul ne lui rend visite. Que l'étranger soit gratifié ! Celui-là dont le voyage sans retour a trop duré, celui-là pour qui longues étaient les épreuves qu'il subissait sans avoir commis la moindre faute, son calvaire n'a de cesse de s'amplifier, sa souffrance de s'aggraver. Sache encore que l'étranger, c'est celui dont la parole n'est pas entendue lorsqu'il parle. Et si on le voit, personne ne se dirige vers lui. L'étranger, c'est celui qui ressent, lorsqu'il respire, la brûlure de l'affliction et du regret. L'étranger, s'il renonce à parler, est envahi par la tristesse et le chagrin ; l'étranger, c'est celui qui, lorsqu'il arrive à un lieu, s'en retourne sans que personne ne demande si personne ne lui aménage de place ; l'étranger, c'est celui qui n'obtient aucun don lorsqu'il demande ; s'il se tait, on ne l'aborde pas ; l'étranger, c'est celui à qui on n'adresse pas la formule « À tes souhaits » s'il éternue, et s'il tombe malade, nul ne s'informe sur son état. L'étranger, c'est celui devant qui l'on ferme la porte lorsqu'il entame une visite, et s'il demande l'autorisation

d'entrer, on renonce à lui faire un signe qui puisse lui donner accès. Hé toi ! L'étranger est en somme celui qui, dans son tout, est affliction, accablement, et dans sa partie, éloignement et dissociation. C'est celui dont la nuit est désolation, le jour tourments, dont le déjeuner est tristesse et le dîner morosité. Ses opinions sont doxas. En compagnie, il est en discordance, seul il est à l'épreuve. Son secret est transparence, sa peur est patrie. L'étranger, c'est celui qui ne reçoit aucune réponse à son appel, celui qui respecte sans être jamais respecté. L'étranger est celui dont le sentiment d'étrangeté entraîne l'anxiété auprès de son entourage. Il vit une insoutenable étrangeté du fait qu'il perçoit son habit sécurisant comme disloqué. Et il éveille l'effroi et l'anxiété auprès de son entourage parce que le brûlent le ressentiment et l'affliction logeant au fond de lui-même. Hé toi ! Qu'importe tout cela. L'étranger est celui qui informe sur Dieu et appelle à Lui à travers son expérience par-delà le monde sensible. Mais en fait, l'étranger, c'est plutôt celui qui se consume à force de se remémorer Dieu

et de Le prendre comme appui. L'étranger, c'est celui qui s'adresse à Dieu rejetant tout autre être que Dieu. L'étranger, c'est celui qui s'est offert à Dieu, ne s'attendant à rien d'autre qu'à Sa récompense. Hé toi ! Tu demeures en toi-même étranger. Tu demeures substantiellement étranger " !



Notre Dame des Ruines

Seule la vague et seul le vent sur le rocher de la Terre.
Ma marche rapide détourne mon chagrin et l'inquiétude
s'éloigne.

Combien de pas encore pour retrouver mon calme.

Le jour éblouissant rudoie mes nerfs.

Le fracas de la mer se mélange à l'eau salée de mes larmes.

Le vent mugit et m'asperge d'embruns.

Mon cerveau bouillonne de mon sang.

Noyé dans la brume, je serre les poings en appuyant ma
marche; et je tire l'horizon à moi, vers la clarté du Soleil.

Je laisse là la mer et gravis la dune.

Le sable collé à ma silhouette flageolante, je ramène à moi
mon ombre qui ne me cède aucun pouce de terrain.

Ma marche pénible me charge une lourde fatigue sur le corps.

Je rage. Je grince des dents.

Des rayons de lumière blanche, et dans ma main la main de
mon enfant qui rit, et alors, je suis dans les pensées d'une
femme, et puis, avec des amis qui m'espèrent.

Pourquoi ai-je toujours du chagrin et pourquoi cette fièvre
chaque fois que je me vois seul.

Ma voix me parle, mes yeux me voient, mes oreilles
m'entendent, ma peau me touche, mon nez hume mon odeur.

Ivre de joie et de chagrin mêlés, ayant bu sucre et amertume,
j'ouvre mes bras, mon sang se calme.

Le chagrin derrière moi. La joie libérée. Rien d'autre.

Je mesure mes pas dans ma tête et mes pieds me racontent
tout ce qu'ils peuvent tirer du sol.

Tombé, le vent me relève; debout, la vague me ramène vers
le rocher de la terre, ou alors la mer m'enlève.

DERNIERS MOMENTS

Les pierres peuvent parler

Entre elles j'aurai chanté

Que l'absolu m'inspire

L'éternité d'un soupir

Le voyage est trop court

Pour un petit peu d'amour

Chante mélodie des dieux

Tous les mots tristes d'adieu

Mon poème me quitte

Pour une autre belle vie

Elle et moi sommes quittes

Ne cédon's rien à l'ennui

Ma poésie a fleuri

J'ai connu bien des chéries

J'ai quitté beaucoup d'enfants

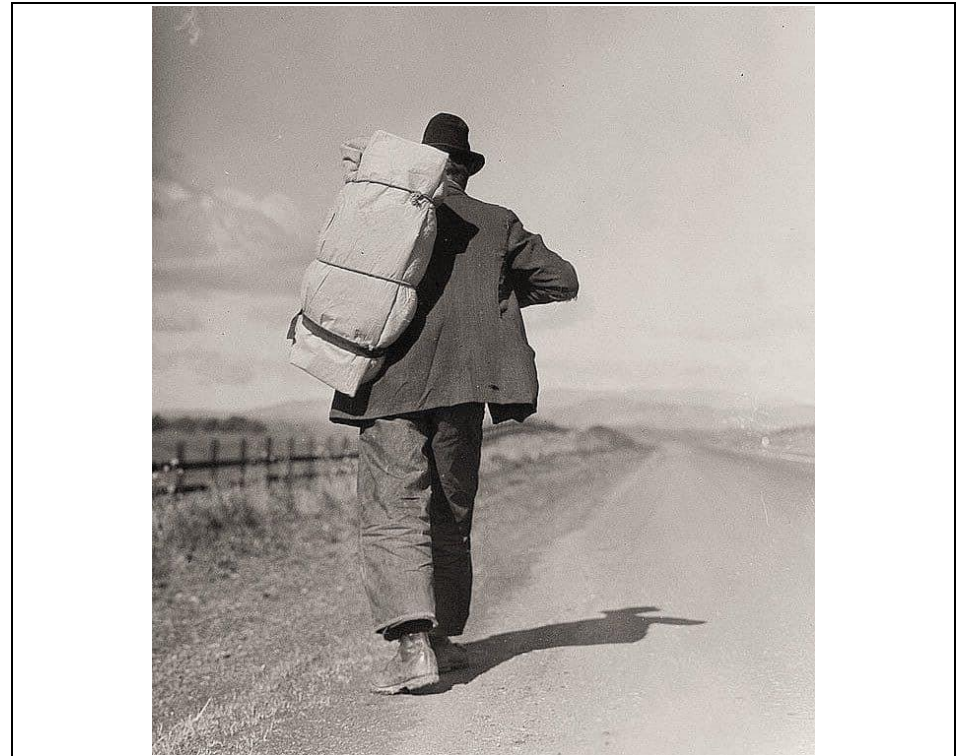
En compagnie des géants

Et sur une pierre encor

Je parie renoncements

Sans quoi je serais un mort

N'aurais point vécu amant



Photographie de Dorothea LANGE

PASSE ! LE POÈTE EST UN PASSANT.

Le temps ne passe pas, il s'entasse, comme les feuilles
mortes ou les feuilles d'impôts.

La vie est éternelle comme l'instant où tu passes.

La mort n'est qu'un état de la vie. Passe !

Le poète - c'est-à-dire celui qui fabrique – le poète a toujours
raison par ce qu'il fait ou dit : passe !

Le poète rêve et réalise en même temps, il est lui et l'autre
et, passe !

Oui, et il dit: je vous aime plus que moi.

Et, passe !

Je joue avec les masques. L'écriture est un masque. Je suis
tout quand le dieu n'est rien qu'un masque. Je porte un masque
pour me protéger des éclats de vie des vivants que je réveille à
la curiosité. Je porte un masque pour protéger mes dons des
mains sales... Je joue exactement comme un enfant dont je
tiens la main par le coeur.

Je me situe entre la main et la bouche; entre le bruit et
l'oreille; entre l'air et la peau; entre la lumière et l'œil; entre le
parfum et la narine.

Je suis nourriture, je suis le vivant.

Le poète est là, la mort passe.

Passe !

Et quand je ne pourrai plus me situer dans tous mes sens,
quand je ne sentirai plus, je serai mort, pour les sens.

Passe, la vie ne bouge pas. La mort passe et s'entasse.

Le poète se situe dans les sens, dans ce qu'il vit.

En passant, comme il passe.

Avec la mort aidant.

Le poète n'est plus rien quand dieu est tout.



Tableau de Jaber Al Mahjoub

L'INVITATION

Ça ne m'intéresse pas ce que tu fais pour gagner ta vie,

Je veux savoir ce que tu meurs d'envie de faire, et si tu oses rêver de réaliser ce pourquoi ton cœur se languit.

Ça ne m'intéresse pas ton âge.

Je veux savoir si tu es prêt à risquer d'avoir l'air idiot pour l'amour, pour tes rêves, pour l'aventure d'être vivant.

Ça ne m'intéresse pas quelles planètes croisent ta lune.

Je veux savoir si tu as touché le centre de ta propre souffrance,

si tu as été ouvert par les trahisons de la vie ou si tu t'es replié et fermé de peur d'avoir encore mal.

Je veux savoir si tu peux être avec la douleur, la mienne ou la tienne, si tu peux danser sauvagement et laisser l'extase t'envahir

du bout des doigts à la pointe des orteils sans nous rappeler de faire attention, d'être réaliste, ou de te souvenir des limites de l'être humain.

Ça ne m'intéresse pas si l'histoire que tu me racontes est vraie.

Je veux savoir si tu es capable de décevoir quelqu'un d'autre pour être fidèle à toi-même ; si tu peux tolérer d'être accusé de trahison et ne pas trahir ton âme.

Je veux savoir si tu peux être fidèle et donc digne de confiance.

Je veux savoir si tu peux voir la beauté Même quand il ne fait pas beau tous les jours, Et si tu peux sourcer ta vie de la présence du Créateur.

Je veux savoir si tu peux vivre avec l'échec, le tien et le mien, et être capable de rester debout au bord du lac et crier au reflet argenté de la Lune, « Oui » !

Ça ne m'intéresse pas où tu demeures ou combien d'argent tu as.

Je veux savoir si tu peux te lever après une nuit de chagrin et de désespoir fatigué et meurtri jusqu'à l'os, et faire ce qu'il y a à faire pour les enfants.

Ça ne m'intéresse pas qui tu es ni comment tu es arrivé ici.

Je veux savoir si tu vas rester debout avec moi au sein du feu sans reculer.

Ça ne m'intéresse pas où, quoi, ou avec qui tu as étudié.

Je veux savoir ce qui te soutient de l'intérieur quand tout le reste s'écroule.

Je veux savoir si tu peux être seul avec toi-même, Et si vraiment tu aimes ta compagnie dans les moments vides.

Oriah Mountain Dreamer

- femme médecine canadienne
- paroles trouvées au cours d'une méditation
- musique et interprétation de Pierre Marcel Montmory
- (Avec l'aimable autorisation de Oriah Mountain Dreamer)



LA PLANÈTE DES FOUS

Paroles de Leny ESCUDERO

J'ai bu trente et un cafés crème en t'attendant
 J'ai peine à dire que je t'aime je t'aime pourtant
 Les gens du café me regardent en rigolant
 Ils chantent ils boivent ils bavardent
 J'ai froid dedans
 J'ai froid dedans
 Vaincre l'éphémère
 Pour vaincre le néant
 Allongé sur la Terre
 Et lui faire un enfant
 Un enfant sans mémoire
 Un qui n'aurait pas peur
 Qui prendrait la nuit noire
 Pour un bouquet de fleurs
 Pour un bouquet de fleurs

Un enfant mal né
 Sans espoir d'héritage
 Qui ne serait pas moi qui suis déjà venu
 Qui me prenant par la main
 Quand je ferai naufrage me crierait : vis encore
 Je ne t'ai pas connu
 Qui n'accepterait pas la volonté des armes
 Ni des dieux des hommes prêchant l'humanité
 Et pour mon dernier cri découvrirait
 Les larmes désespérées de voir ma non-éternité

Un enfant qui s'en irait sans regret pour nos fêtes
 S'en irait pour devenir enfin
 Enfant de l'Univers
 Se referait étoile
 Se referait planète
 Et nous contemplerait hors des espaces verts
 Et puis de temps en temps penserait à sa mère
 Et puis de temps en temps
 Baissant les yeux sur nous
 Dirait à d'autres mondes :
 La plus bleue
 C'est la Terre
 La Terre en fleurs coupées
 La planète des fous

Un enfant qui reviendrait sur la Terre
 Pour sa dernière escale
 Et là deviendrait femme
 Le ventre mis à nu
 Balaierait de la main temples et cathédrales
 Remettant à genoux les dieux non advenus
 Et dirait je reviens
 Pour donner à la Terre
 Un enfant qui veut vivre
 Qui veut vivre debout
 Le droit divin est mort
 Cet enfant est comme ses frères
 Celui-ci aimera
 La planète des fous



Masques en cuir naturel
Des œuvres d'Ali Baha Maala

Que
d'épines dans
la braise
quand la peau
découvre la
chair et que
les os
flambent pour
allumer le
sang. Et que
la moelle bout
jusqu'à ce que
toute parole
soit fondue
dans le moule
creux de la
souffrance. Et
qui délivre un
atome de joie.
Et qui fera
naître le
sentiment
dans un cœur
raisonné.

Pierre Marcel MONTMORY



DE LA MUSIQUE

La musique sert à charmer,
à éloigner le mal, à guérir.
La musique provoque l'amour.



SPHÈRE MUSICALE

Pierre Marcel Montmory

maître trouveur

OPUS SUR LA MUSIQUE

-1-

Un musicien aimerait construire une machine qui transformerait les sons de sa musique pour guitare en lumières et en couleurs.

L'ingénieur Cybernéticien qui concevra cette Sphère Musicale devra avoir une connaissance des Sciences Intuitives (*celles qui travaillent les perceptions et l'émotion*).

Le musicien s'inspire des théories suivantes : celles, différentes mais combinées des Sphères Harmoniques dans les

traités anciens et modernes; et des théories telles que le Traité des Couleurs de Goethe.

Soit l'invention et la création d'une sphère dans laquelle il y a le silence absolu, théorique.

Sur le dos de cette sphère seront gravées 24 harmonies (*le choix est arbitraire de prendre les gammes de base plus classiques et connues*).

24 harmonies/gammes relatives les unes des autres - dans l'ordre et en cercle à égale distance du centre de la sphère et à distance égale les unes des autres. (*Ainsi, par exemple, le Do majeur a pour Harmonie de Contraste le Fa dièse Majeur*).

-2-

Construire une sphère assez grosse et très transparente pour observer les phénomènes à travers cette boule de cristal.

Cette boule de cristal doit nous montrer quelles formes prennent les lumières; et quelles sont les couleurs de chaque œuvre musicale en mouvement; c'est-à-dire en train d'être exécutées par le musicien sur une guitare.

La lumière donnera forme aux couleurs. Les couleurs réfléchiront la lumière et ainsi nous aurons le tableau vivant de la perception des sons.

En gros, dans son rêve d'oiseau, le musicien s' imagine que d'un coup la boule de cristal image son chant et que l'auditeur voit ce qu'il voit et que nous partageons avec lui la même émotion devant le monde.

La Sphère Musicale pourrait servir à voir et connaître toutes les palettes des lumières et des couleurs provoquées par les sons de la guitare.

Et puis : d'entre toutes les notes, jouer les meilleures : pour charmer, pour éloigner le mal, pour guérir, pour provoquer l'amour.

-3-

Certains secrets de fabrication sont des savoirs dont l'artiste dispose intuitivement et qu'il est difficile de communiquer précisément.

Les sciences intuitives nous les portons en nous en entrant dans la vie ou nous pouvons en être dépourvus totalement.

L'être humain libre penseur vit de ses intuitions tandis que l'être humain soumis à des règles vit d'instincts.

Tout ce qui vit est intelligent.

Tout n'a pas de talent.

L'avoir humain prisonnier sans pensée vit de ses institutions ; l'avoir humain en crise fait la guerre.

L'instinct, c'est la règle. Dans notre société l'intuition n'est valable que lorsqu'elle mène à la preuve.

Le libre penseur vit où il peut, comme il veut.
Nomade.

C'est parce qu'il n'a pas emprunté les chemins tous faits qu'il arrive d'un horizon nouveau.

Il n'existe pas d'être humain sans culture.

-4-

Spécificités de la Sphère Musicale :

Le technicien procède par calcul;

L'artiste sait intuitivement.

L'Harmonie est contenue dans la nature; elle est égale au Nombre d'Or.

Une note est l'égale de sa propre harmonie.

Les Accords sont des ensembles de notes.

Des harmonies qui vibrent ensemble

Dans un certain ordre, dans un certain rythme.

Des algorithmes.

-5-

La culture ce n'est pas aller au théâtre, au cinéma ou lire des livres.

La culture c'est être humain.

Le familier, le tribal, le national, le religieux, sont des folklores, des coutumes, des habitudes.

Tous les êtres humains sont cultivés par ce qui les rassemble : leurs peines, leurs joies et leur destinée.

Il n'existe pas d'être humain sans culture.

Nous aimons et nous souffrons de la même manière.

Le mal de dent, le mal d'amour, la joie de vivre, la jalousie, l'adversité, la mort, la naissance, le froid, la faim, la misère, l'abandon, les retrouvailles, l'amitié, la peur et la haine, la curiosité et le rêve sont le commun des humains.

Nous sommes tous une humanité, une terre à défricher, des graines à semer, des moissons à récolter.

Nous connaissons tous la brûlure du soleil, la caresse du vent, la douceur de l'eau, la poussière de la terre.

Nous sommes savants qui inventons des réponses aux questions de notre imagination.

Nous sommes poètes pour l'aventure de naître, de vivre et de mourir.

Notre art de vivre est l'art d'être humain.

-6-

Nous avons bâti une société des loisirs.

Une minorité s'est instruite pour développer le capital.

Une majorité crève de toutes les faims.

Mais le pire n'est pas l'ignorance, c'est la volonté de ne pas savoir.

Gare à vous si vous êtes trop différent.

Vous avez choisi la liberté et vous serez haïs.

-7-

Le son,

Le son tourne en spirale autour de l'onde

Et éteint sa course dans le bruit ténu des mondes.

Le silence, le silence absolu n'existe pas

Que dans le cœur chenu des hommes;

L'absent silencieux veille sur le chaos dehors

Des kyrielles d'harmonies donnent la vie.





نزار علي

Nizar Ali BADR sculpteur



LE COURAGE

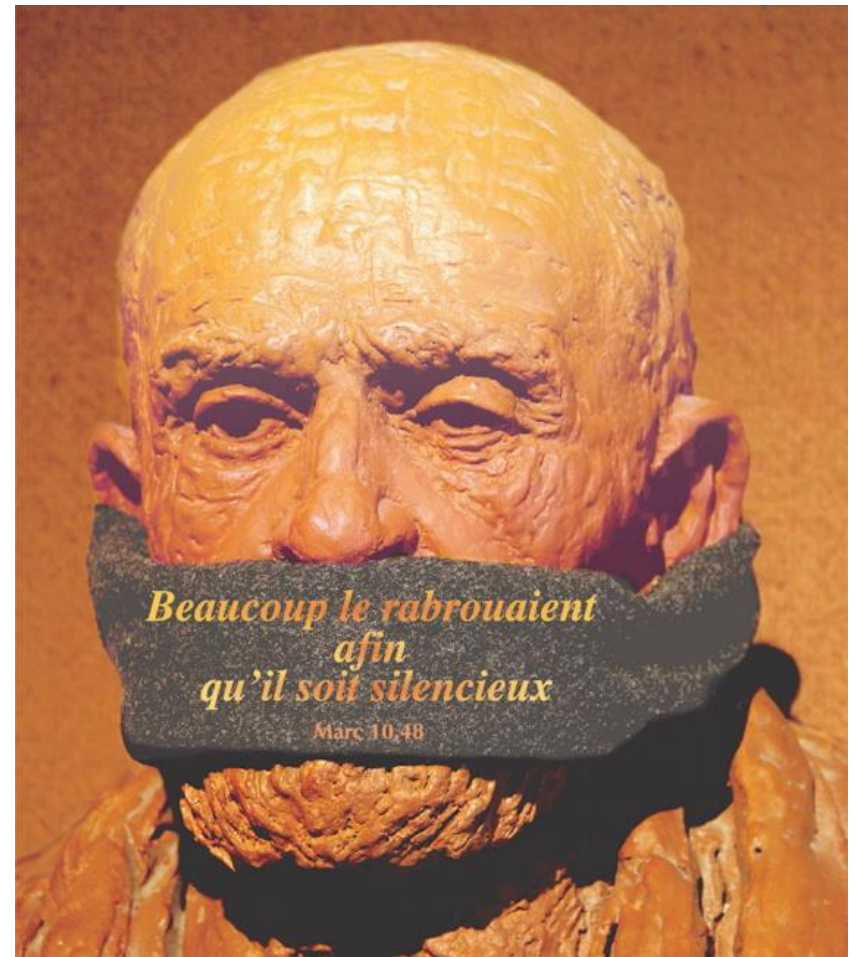
(Le courage est un mot formé du mot cœur)

Le courage, cet amour de soi qui donne la volonté d'aimer les autres plus que soi - et que, même blessé ou au repos, le soldat de l'amour toujours se bat - comme bat le cœur d'un amoureux pour sa liberté promise, sa liberté d'aimer qu'il réclame à la vie comme un dû. Et il se relève en un poème silencieux que lui murmure la voix sans crainte des preux.

Et ce soldat inconnu essuie la poussière collée par la sueur et les larmes sur son front - et s'engage dans le jour nouveau - ce jour nouveau qu'il veut comme un affront à la nuit, à la nuit qui ne veut pas finir mais dont il chasse les ombres par sa danse infatigable, ô, cavalier de lumière sur le soc de la Terre, soldat inconnu qui nous libère en nous offrant tout ce qu'il possède et qu'il se permet de devoir nous donner, sa vie, pour que l'on puisse aimer, sur cette Terre riche du sang versé - par la vie toujours jeunesse espérée.

LE DÉSESPOIR DU POÈTE

Il n'en peut plus, mais il pleut encore. Tricote serrées les mailles de tes larmes, ça te fera un manteau d'été et tu souriras sous le chapeau rigolo du ciel. Il peut encore mais il ne pleut plus, ce qu'il a plu. Alors, va nu, maintenant, sans conseil, jusqu'au sommeil du Soleil. La Lune attendra que tu gémisses pour te bercer et les étoiles te redonneront l'illusion d'être poète à leur Panthéon. Les Pandores retourneront dans leur caserne et les chats sortiront dans la ruelle. Et toi, les joues sèches tu regarderas dans les yeux de ton amour et ton cœur décochera des flèches dans l'attente du jour. Le jour comme une brûlure réveillera la plaie de l'ordinaire. Poète, tu vis d'extras quand tu as négocié ta liberté. Alors, ne pleure pas. Ris, comme on rit la journée, sans savoir l'heure, s'il est temps de rentrer ou, grâce à ton amour, reste dehors, et, il se peut qu'il pleuve un peu, juste une brume sur les cheveux blonds de ta brune. Pleure un peu ! Tu rafraîchis le Soleil.



PENSÉES POUR UN VAGABOND

Le poète vagabond vit d'exils volontaires, ou bien il meurt prisonnier du grand troupeau sédentaire. Les habitants du temps fixent les horizons, tandis que le libre n'a qu'un présent dans sa besace. Son poème n'a pas de frontière, et seule sa voix porte le message, quand ses pas le mènent d'un même endroit à l'autre.

L'exilé éternel fait des bonds sur les vagues enchantées de la mer - patrie des marins qui vont de terres en terres échouer leur exil salubre. Tant que le vent sera, leurs voiles auront le souffle pour voir. Leur bateau portent parole jusqu'aux ports de leur attente, et la dernière, patiente fiancée, sera veuve des abîmes du ciel.

Le vagabond rejeté par le temps ne revient pas sur ses pas maudits. Par d'autres sens, il trace son éphémère conscience. À demi rêve et demi chair, il nourrit son pauvre corps de chimères. Pourtant le regret l'appelle au retour, mais jamais remord ne lui joue de tour. Car il est itinérant sur les horizons intouchables, où l'intérêt ni l'envie n'ont plus cours.

Anonyme, il est d'une immense valeur mais pas coté en bourse, et les désespérés y gagnent la beauté de leur geste et l'amour du chant. L'Humanité est un couple femme et homme qui veut écrire son nom dans le cœur des arbres, près des fontaines où les sources se rejoignent pour danser la joie de vivre.

Aucune parole dite ni jamais de mot pour dire tout à la fois - la promesse et le don des présents cueillis dans les champs de l'eau et les sillons de terre, car le feu ne se propage que dans l'air et les chansons sont des ouvrages fabriqués après le beau temps, comme après l'orage. L'humain n'est que l'ouvrier qui se construit lui-même sur la pierre des chemins.

DIS-MOI

Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur

Devant le poème si tu vois ce qui est
Présent et caché sous son masque

Un naufragé volontaire

Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur

Sur une île de silence si tu regardes bien

Une paix à peine née

Un vieil enfant

Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur

Entre deux soupirs entends-tu

Les bruits du monde

Une mort annoncée

Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur

Poignée de grains dans la main du
sемеur

Dans le sillon de la plume

Ton contentement

Dis-moi si tu fais ton bonheur

D'un chant d'oiseau d'un vol de vent

Accroches-tu les étoiles

Dans le ciel de ta tête

Dis-moi si tu fais ton bonheur

D'un gémissement de moineau d'un cri
d'enfant

Dans la poitrine d'un humain

Dans la cage de tes mains

Je te dirai alors le malheur des sans nom

L'aigreur de n'avoir pas

Un ami qui ne soit pas moi

Un trésor sur qui veiller.

LE CHEMINEAU

Le désert n'est pas indifférent avec celui qui ne s'appelle pas Mohammed.

Si tu n'es pas mouton, les bergers t'indifféreront et le loup te respectera.

Alors soit l'homme à la noble marche et dans les Nations soit un piéton.

Tu commences avec les marchands et partages le pain avec les amis.

Choisis un nom étranger si tu veux être mis de côté mais réponds oui si tu te sens aimé.

Prends la couleur des murs et l'odeur des rues pour passer les frontières.

Continue ton chemin tant que ton cœur patientera et arrête-toi au sourire d'une belle.

L'enfant sera un nouveau monde au monde s'il est le fruit d'un travail.

L'enfant sera à tout le monde si tu te souviens de tous tes pères.

Les mères portent l'enfant mais l'humain sera le lait à maturité.

L'accent est la musique de la langue et le mot un battement de cœur.

Imite l'étranger pour éveiller l'enfant en lui et si tu le fais sourire, montre-toi.

Le jeu apprend les mondes aux gens et tu seras la mise quand l'amitié sera l'enjeu.

Parce qu'à la belle tu dis oui chérie tu as raison et que tu fais ce que tu dois faire selon toi.

Pour toi tu seras tenté souvent par les chemins de traverse mais un autre se perdra dans des travers.

Il y a des cailloux sur la route et des faux pas dans un poème.

Tu resteras un étranger chez les insensés et un hôte chez les amoureux.

Parce que l'amour est ton seul pays et que les cœurs se ressemblent.

L'amitié te différencie de tes autres comme ils sont tous poètes.

Pas besoin de nom ni de chiffres ni de lettres pour aimer et donc pour être aimé.

Après le premier sourire au premier rayon du soleil la belle s'enfuit pour que tu la retiennes.

Elle danse, tu es son maître, mais elle est la muse. Et ton génie s'y use la bouche humide, elle flaire bon ta moustache.

Laisse les cavalières sur les pistes toutes tracées et prend une marcheuse à tes côtés dans les sentiers.

Au clair des lunes l'amour est tout, l'amour est tout seul, avec deux cœurs et un pain entier.

Attache le nouveau-né à ta poitrine et que les muses nouvelles viennent s'y coller.

Tu auras le goût du départ et la hâte des arrivées au premier babillage des aurores.

Va, chemineau !

L'anonymat aurait sauvé Jésus mais les marchands voulaient faire une affaire.

On t'a donné un nom mais tu ne te souviens de rien, quand t'interroge l'inconnu.

Seulement la police cherche à quel identique tu dois être pareil au même.

Fuis les carrefours, éteins tes feux, si l'haleine des chiens pue, si sonnent les alarmes, si hurlent les sirènes de la tyrannie.

Saute dans le fossé, planque-toi, prends ta chance, vaut mieux crever vivant que de te rendre mort.

La désobéissance est ta dernière liberté quand les humains n'ont plus de cœurs et sont devenus clients de l'oppression.

Mais pas tous ne sont restés à l'état de bêtes immondes et donc pas tous ne brisent les liens sacrés de la vie.

Tes amis t'attendent derrière les frontières meurtrières, au-delà des murs imaginaires.

La rose pleure à cause des blessures causées par ses épines, mais les genêts renaissent par milliers avec le printemps; quand la sève monte vers le cœur de l'Univers, ton corps fourbu compose une danse et tu chantes joies et peines.

La muse musicienne glane les épis de l'éternel et l'éternel l'aimera avant l'hiver de la terre.

Elle, la belle, elle te tourne la tête vers son tablier bombé; sa bouche retient un coquelicot printanier, va la bécoter !

La terre roule sous tes pieds depuis tant et tant de saisons, que l'aimée paraît à chaque horizon, tant vit ton désir; tant l'éternel plaisir.

La conquête de toi-même par cette autre - qui est ici l'amie belle; une rencontre comme une eau fraîche sur ton cœur brûlant.

Quand le peuple sort de sa quarantaine, Moïse écrit encore et les gens n'entendent pas la suite de ses paroles. Et ce que Moïse écrit, c'est la fin du temps et de ces gens : Ô les sourds ! Ô les aveugles rendus indifférents !

Mais, le solitaire, sort du troupeau, il est orphelin de tout, il n'a ni pays, ni nom, ni bien, ni couleur définie, un âge incertain, mais son cœur est neuf et son courage vaillant.

Seul, il continue de marcher à sa cadence, comme s'il était le berger d'un troupeau invisible, il commande à sa destinée, en marche, et chaque fois que son pied écrase le sol, ses yeux dérobent la lumière de l'instant.

Et à force de marches, les pas des solitaires ont ridé la face de la Terre comme une écriture sur un parchemin. Le vent trace et le sable efface les paroles, comme pour se moquer de la tragique comédie qui se joue pendant la révolution terrestre.

Heureux l'anonyme bienfaiteur qui fait le bien sans compter.

Les enfants de l'amour ramassent pas à pas, lettre après lettre, les mots trouvés pendant leur cheminement, et à

l'arrêt ils composent des airs dans leur gorge, puis laissent aller tout leur souffle pour chanter nos joies et nos peines.

Les mots trouvés seuls sont les meilleurs.

Distribue tes trouvailles tout autour les amis sauront les recevoir.

Nombreux les jaloux qui te rabroueront et les bons à rien qui se moqueront.

Le bruit ne fait pas la musique.

Tu te lèveras chaque matin ne sachant pas si tu te réveilleras le lendemain, alors, reprends ta marche saine et embrasse ta mie, vous aurez du bon pain avec votre farine, celle qui marche sur la terre et celle qui lève dans le ciel.

Le sans-nom et n'avoir pas, se nomme poète et donne le peu qu'il possède, et si la qualité demeure, nous ne cesserons d'exister.

Le bien être s'offre à la beauté, et le bon avoir satisfait l'hospitalier.

Sans amour on ne peut être reçu, ainsi on dit d'un oiseau qui se pose sur une branche. L'arbre le salue et le vent lui ouvre la porte.

Le fier désert n'est pas insensible aux vagues de sable et les cités de pierres devraient l'entendre et rester modestes.

La nature est dans un homme qui chemine et plante des arbres, sème ses récoltes, entasse les pierres.

Va, chemineau !

Le rossignolet affûte son cri sur le premier rayon de l'aube.

Lorsque ma muse s'absentera, c'est que je serai parti.

Si la muse s'en va, c'est qu'elle veut que je la retienne.

L'hiver fait son ménage, poussières de neige, gouttes de pluie glacées, poignées de vent gelé.

Je reviendrais sur mes pas si le passé existait; je ne pourrais que regretter mon illusion, et je pourrais avaler mon remord quand le jour se lèverait dans mes reins.

Le printemps ignore toute pitié; il suffit d'aimer le secret des choses; il suffit d'aimer les portes closes.

Je peux. Mais les pierres du chemin, les ornières, les fondrières. Je peux. Avec la douleur. Je peux. La souffrance se laisse vaincre. Et je serai vainqueur.

Le chemineau, va, soliloque, et ses pensées pendouillent à son cou comme breloques; et sa peine arrondit son dos; puis, son pied achoppe une caillasse, son dos se redresse, mais, l'autre, l'autre qu'il espère, l'autre n'est pas encore arrivé à son bord et la route n'en finit pas d'allonger.

Il serre les dents et appuie son pied de toute sa force sur le sol, à en crever la terre !

La soif plus grande que la faim, crache le vent. La gueule de bois grince, geint le froid.

La souffrance est une gueuse qui se moque du mauvais temps et traite les marins de bons à rien.

Mais aussi cette muse qui l'attend là-bas sur son île; cette muse qui le fait languir - sans qu'il fut jamais possible qu'elle vint à lui; mais alors cette muse le contraint à fixer son cap sur ses rivages situés juste en dessous des jupes de la mer.

Vent debout sa carcasse s'amène à l'aveugle vers un naufrage attendu. Son désir se nomme prédestinée.

Où se trouve la terre où le corps échouera ? Quel ciel vous entendra - peut-être, crier hourras ?

Le vent soulève tant de questions à la torture !

La réponse est dedans, là, où le travail se fait. Et le remède au mal, le bien trouvé, gratuit. Oui, se rappeler le travail.

Va, chemineau !

Il avait rêvé d'une île, mais c'était une ville. Pas une fille à peau neuve, mais une vieille femme en guenilles.

Il a marché sans voir dans le brouillard de ses pensées jusqu'à ce que sa faim l'arrête et que d'une main tendue par la faiblesse lui fit un creux dans son cœur lent pour qu'y tomba le secours.

Il était un sans-nom et il était un n'avoir pas. La ville l'accueillait comme elle accueille toute humanité, par politesse. La ville n'a point de petitesse.

Il sentit le toucher neutre d'une pièce de ferraille dans sa main. Il balbutia un merci à une ombre qui filait. Son regard croisa le visage de la monnaie et il estima que sans doute il l'échangerait contre du pain.

La monnaie se donne et le pain se prend. Il avala son aumône et serra les poings.

Il lève la tête et voit devant lui un écriteau : on embauche. Il ne s'entend pas demander que quelqu'un dit : « Vous pouvez laver la vaisselle? » alors il semble qu'il dit à voix forte : « Ouais ! ».

Et le voilà qu'il lave des gamelles et des gamelles et s'apprend qu'il pourra remplir la sienne plus tard. Et même que son employeur lui fournit une mansarde pour y allonger ses hardes et y relever son estime de lui-même, marin d'eau trouble.

Passe le repos, la ville crie ses envies, alors il dévale un boulevard et rentre dans un café avenant. Qu'il est bon de s'asseoir et de jouer au client.

Il siffle un serveur et aguiche au comptoir une souris à l'air tendre qui lui mange les yeux alors qu'il plonge et se noie dans un fol désir.

Va, chemineau !



LA MUSE

Elle n'est pas pauvre.

C'est la muse d'un vagabond, libre d'être.

Elle ne s'ennuie pas, elle aime.

Peu de gens ont cette liberté d'être.

Je cherche partout cette liberté.

Je me sens enchaîné quelque part.

Les chaînes sont dans la tête qui oblige.

Vive la Liberté !

Pierre Montmory - trouveur

VIENS, J'AI VU

L'art de vivre des oisifs, de l'élite qui vit sur le dos du pauvre monde. L'art néo-nazi des voleurs de vie, parasites de l'ennui, consommateurs d'orgies, humains stérilisés, et gabegie terrestre ! L'art de la perversion des abîmes de l'idiotie.

Viens, ma petite laide, mets-toi dans mon manteau et partons d'ici. Lorsque ces êtres sans humanité n'auront plus ni force ni lumière, nous, nous vivrons ! Oui, tu sens bien battre mon cœur sous la paume de ta main fraîche. J'ai aperçu dans la fumée l'étoile du berger devant la Lune. Le froid sera moins dur que l'hiver de ces cœurs éteints. Tiens, réchauffe tes mains dans les miennes.

À la fin des guerres nous restera l'amour qu'ils n'ont point voulu pour se nourrir et tuer l'ennui. Ces êtres sont venus ici sans âme pour habiter. Ils errent dans les arcanes de la pauvreté.

À nous deux les richesses ! J'ai dans ma poche un morceau de pain et un oignon et toi dans ta gourde de la rincette de pivoine. Nous faisons ripaille de notre présent fortuné.

Oui, ma bossue, nous construirons un abri pour les nuits fraîches et nous ne quitterons pas nos chapeaux dans le grand soleil. J'ai mis notre enfant sur le dos dans le berceau de mes bras et il dort comme une merveille en plein jour.

Assoupis-toi contre mon épaule. Je reste éveillé à voir les ombres et entendre la rumeur. Les bruits de la guerre restent lointains. La hulotte pousse son cri de miséricorde.

Les êtres absents rôdent dans les limbes. Des êtres non-venus qui n'ont pu naître et dévorent leur peine en faisant craquer la lumière et en forçant le vent de la Terre à basculer dans un éternel crépuscule.

Je me suis assoupi contre ton flanc avec le bébé entre nous et au bruit du jour qui se levait j'ai chassé les ombres du dessus de nos têtes. Les ombres se sont cachées derrière les nuages.

Et il a plu. Mon petit bout de femme tu as préparé le feu et nous avons bu le café avec la première eau et notre bébé s'est collé à ton sein dans les gestes candides du matin d'aujourd'hui.

Aller ! Maintenant on marche. Je ne sais pas mon amour mais je sais que tu m'aimes et cela ouvre le chemin et je t'attends pour t'aider à passer avec notre futur immédiat.

Il pleut. Nous sommes heureux. Gardons-nous. La Lune est encore debout que le Soleil chauffe à fond. Sous ton chapeau tes yeux frais brillent dans les miens. J'effleure tes lèvres avec ma moustache.

Le petit gazouille et nous nous remettons en route. La ville n'est pas finie. La nature s'éloigne. L'horizon s'efface. Les êtres sans teint pressent leurs silhouettes entre les pages du cimetière des rues.

Les murs affichent leur froideur. Les éclairages révèlent l'élite sans courage qui se rue aux étalages. Il n'y aura plus jamais de nuit, c'est l'orgie. Les heures sont castrées dans des écrans.

Viens, ma mie, ma vieille on va s'inquiéter. Le pain n'aura plus que la forme du pain et le blé sera compté. Notre enfant, mais, ... notre enfant, mais... Y aura plus de mais. Faudra dire si. Et ça restera là.

Jusqu'à la dernière étincelle, jusqu'à la dernière force. Je viens. Mon amour.





LES MUSES D'ANTAN

Si t'as pas le droit, tu le prends quand même.
Si on te donne un ordre tu désobéis.
Si on t'interroge tu te tais.
S'il faut dire oui, tu dis non quand même.
S'il faut dormir, toi tu veilles.
S'il faut veiller, toi tu dors.
S'il faut le respect, toi tu dis merde.
S'il faut se taire, toi tu cries.
Tu es l'ancêtre, le père, le patron, l'ouvrier de ta vie.
Tu es l'ancêtre, la mère, la patronne, l'ouvrière de ta vie.
Tu n'entends pas les insultes et les menaces t'indiffèrent.
Tu ne discutes pas avec les fanatiques tu les ignores.
Tu n'as pas de pitié pour les victimes.
Tu plains les bourreaux.
Tu te moques des juges.
Tu commandes la police.

Tu exiges des politiciens.
Tu désarmes les militaires.
Tu attends la ruine du béton et du goudron.
Si tu as faim tu te sers.
Si tu veux apprendre tu prends.
Si tu veux aimer tu donnes.
Si tu veux naître tu chasses la peur.
Si tu veux vivre tu restes nu(e).
Si tu veux mourir tu es prêt(e).
Ton pays c'est la Terre.
Tes misères sont les frontières.
Ta malchance les croyances.
Ton exil dans ton corps.
Tes pensées dans ta tête.
Tes amours tout autour.
Tes ennemis enterrés.
Ton nom oublié.
Ton chemin secret.
Ton œuvre ta vie.
Ta gloire de la poussière.
Tes rêves des étoiles.
Ta solitude bonne compagnie.
Tes amis dans ton cœur.
Tes enfants éparpillés.
Tes dettes ignorées.
Ton crédit à zéro.
Tes papiers en papier.
Ton présent éternel.
Ton passé ennuyeux.
Ton futur déjà connu.
Ta destination le cimetière.
Ta carrière dans le sable.
Tes paroles dans le vent.
Tes écrits sur ta peau.
Et ton drap de peau.
Sur tes os flottant.
Et ton sang bouillant.
Dans ton rire d'amante.
Croque la pomme.
Roule sur la terre.
Avec pour chimère.
Les muses d'antan.

SI VIVRE PEUT

Vivre debout
Le travailleur le fait
Vivre assis
Le retraité l'apprécie
Vivre à quatre pattes
Les enfants s'ébattent
Vivre tordus
Certains sont confondus
Vivre est souffrance
Pour tout le vivant
En son âme et conscience
Vivre debout
Est une science
Pas très exacte
Vivre debout
Est le rêve
Qui souffre
De son exil sur la Terre
Souffre
Perdu au milieu de l'Univers
Souffre
Partage sa solitude
Souffre
Vit par habitude
Et s'il se relève
C'est qu'il est resté seul
Sourd aux appels du
troupeau
Il est resté seul
Seul
En compagnie de lui-même
Il est le maître et le troupeau
Il est resté seul
Avec lui-même
Vivre debout
Tant que l'on peut
Vivre
Tant que vivre sera

Ô, MONDE ÉTRANGE

Ô, monde étrange,
Sans étranger
Dans quelle rue je marche
À tes côtés ?
Je me souviens,
J'ai perdu la mémoire.
Le soleil était éteint,
La lune était noire.
Ô, monde étrange,
Sans étranger
Dans quelle rue je marche
À tes côtés ?
Je suis une pierre,
Détachée du rocher ;
Je suis une pierre
Dans tes mains parfumées.

Au grenier des sources
L'étoile de la Grande Ourse
Au chariot inconsolé
Sur le pré
Le paysan traîne sa peine
Le soleil consolé
Huit fois par semaine
Le dimanche un dimanche
C'est un peu le même
Qui tire sa veste
Et frotte ses paumes durcies
Aux cales de la faim
Il cerce son travail
Au grenier des sources
L'étoile de la Grande Ourse
Au chariot inconsolé
La drille des bergers
A l'eau tout mon saoul
Je bois une gorgée d'air
A l'Étoile Polaire
D'épeler les vers
Au poète sans nom
De marier Filoche et Chiffon

PREMIÈRE NOTE

Le matin
je joue
même si c'est
un matin triste
je joue
je me console
Pour cacher
ma tristesse
et apprivoiser
la vie
La vie d'un animal
qui pense
qui souffre
qui pense qu'il souffre
et s'adapte
pour ne pas
mourir
Une vie de chien
c'est une vie
de chien
Faut s'accommoder
Savoir perdre souvent
pour gagner son pain
dans la liberté
Le travail ne peut pas
attendre
J'ai la vie à traverser
Je veux tout connaître et tout
quitter
Bonds par bonds
sur des vagues enchantées
je mendie dans les creux des
fossés
La mer rejette les vagabonds
mélange de sable et de
poussière



Nizar Ali BADR sculpteur



DE L'UTOPIE

Le poète fabrique sa vie; le savant invente des réponses aux questions de l'imagination, et tous deux, chaque jour à l'ouvrage, l'outil en main, et la pensée vive : réalisent l'utopie.

L'utopie c'est quelque-chose qui n'est pas encore arrivée mais qui existe. Et l'utopie existe parce que l'utopiste l'a vue déjà en rêve, qu'il se peut qu'il en face les plans, la maquette, qu'il en fasse des sujets d'études à l'aide des sciences les plus pointues et qu'il ait même commencé à faire des expériences, à en bâtir des fondements.

Pour arriver à se dire qu'il s'agit bien d'une utopie, cela demande de la volonté. Cette volonté ne peut venir que de l'utopiste en personne car évidemment il est au départ souvent bien seul à avoir élucubré une telle rêverie.

Et c'est par sa propre volonté jusqu'à l'obstination qu'il essaiera de convaincre d'autres personnes. L'utopiste utilisera tous les moyens intellectuels et matériels pour prouver le bien-fondé de son idée.

L'utopiste est évidemment sûr d'avoir raison, en tout cas pour lui, pour commencer.

Et il n'existe que deux alternatives pour réussir à convaincre les gens de la raison qui nous porte.

1) La solution employée par les gens à l'utopie médiocre est la solution qu'emploient les faibles dont les arguments sont simplistes : des utopistes qui vous convaincront avec peu de vocabulaire mais beaucoup de menaces et même de la violence appliquée contre ceux qui posent des questions ou contestent;

2) La solution employée par des gens à l'utopie de qualité supérieure, pour convaincre et réunir des comparses autour d'eux - pendant au moins le temps de leur conter ce qu'il y a de merveilleux dans l'utopie nouvelle, ces beaux utopistes ont une sereine attitude qui leur permet d'exposer le déroulement de leur rêve avec une force tranquille, sur un ton doux qui s'adresse à chacun, qui réussit à capter l'attention de tous, nous, les enfants de l'ère scientifique, qui ne refusons pas de nous divertir - même à l'exposé du projet le plus invraisemblable, du moment que l'orateur reste plaisant dans son attitude, et intéressant les connaissances de base du commun des mortels.

Car dans l'utopie il faut que l'intelligence soit sollicitée au point de faire sauter les verrous des réflexions habituelles sur ce qui nous paraît ordinairement bizarre ou étranger. L'utopie doit provoquer la pensée et la mettre à table pour qu'elle participe à l'échange des dons de chacun, sollicités par la curiosité.

Et alors, tout ce qui anime notre intérêt pour une utopie, c'est une volonté qui s'affermirait au-dedans de chacun, au fur et à mesure qu'on y prend part, en la discutant et puis en y mettant la main pour essayer de la rendre pratique.

Une volonté personnelle, qui est l'utopie de nous autres - individu déjà constitué en entier par la nature, et qui se propose - en personne - l'aventure d'inventer sa propre vie, entrevue dans un bref éclair, puis dans un rêve grand qui ne veut pas finir, et un rêve qui nous tient alors debout, par notre seule volonté.

L'utopie n'est pas achevée que le rêve continue et c'est nous qui réalisons son existence - à force de vouloir ce qui nous arrive.

Les utopies élaborées dans la hâte d'un résultat escompté, et qui s'expriment pauvrement dans le langage sans volonté des gens violents, ratent et mènent à la folie. Car les gens sans volonté ne s'engagent que lorsqu'aucun effort de penser par eux-mêmes n'est exigé d'eux. Les gens sans volonté réalisent que les utopies du monde matériel et spirituel des armées terrestres et célestes.

Quand une personne n'a pas de volonté au point de ne pas savoir s'il faut faire le bien ou le mal, cette personne s'engage facilement dans les ordres. Les chefs existent seulement dans les systèmes utopiques qui vendent de l'espérance et du bonheur à crédit. Mais c'est la maladie des troupes endormies que la paresse de volonté.

Seul, loin des troupes, roi, le poète se réalise.

Roi et poète sont tous deux maîtres d'eux-mêmes et s'inventent une identité imaginaire d'aventuriers et bondissent joyeusement sur les vagues pour conquérir le vent.

L'utopie de l'Humanité rêvée par les personnes libres sur la Terre - patrie des amoureux, l'utopie innocente est enfantée dans la tendresse, avec la force tranquille des humains satisfaits du peu qu'ils reçoivent de leurs dons. Car ils se s'adonnent à la curiosité.

Et le don de donner est la volonté mystérieuse qui nous pousse à rêver mieux qu'un profit immédiat ou une jouissance précoce.

Et la curiosité est la vertu des grandes utopies. En effet, c'est par elle que l'on découvre ce qui nous est inconnu. Et lorsque nous faisons une découverte nous sommes riches d'apprendre - de prendre le peu que l'on sait, pour exciter notre curiosité, avec ce que l'on connaît déjà et d'augmenter nos véritables richesses. Richesses gratuites qui alimentent notre rêverie jusqu'à l'utopie.

La curiosité dit : « Ouvre grand les yeux et regarde autour de toi. Vas à pieds, la marche donnera une vitesse humaine, naturelle à ton mouvement, et ton regard aura

le temps de se poser sur chaque chose, et tu pourras t'arrêter aisément s'il te plaît d'observer de plus près plus longtemps. Tu commenceras à voir par-dessus l'horizon ».

Le temps n'existe pas sur la planète Utopie. Ce n'est qu'amour et liberté qui enfante son humanité.

Le temps existe pour le mal et les malins. Le temps compte pour les exploiters et les juges. Le temps n'est que le châtement des voleurs de vie.

Les gens de pouvoir adorent le temps comme un dieu qui leur donnerait tout pour rien.

Les gens simples ne sont que des humains qui ne possèdent que leur vie.

Rois et poètes vont sur les chemins inconnus d'Utopie pour ne pas perdre la volonté de faire de leur vie une œuvre art.

Les manants suivent les étendards sur les routes usées des perdants, égarés par la revanche sur leur paresse mal occupée. Les armées sont vénérées avec un sentiment religieux par les soldats ennemis du feu, des rois et des poètes.

Le vent balaie bien des tempêtes, que l'Utopie renaît à la clarté des jours, tandis que les nuits, qui ne finissent pas, disparaissent dans les trous noirs de l'Univers.

La planète Terre tourne son manège en révolution dans son exil imaginaire, brasse ses continents, embrasse les mers sous la caresse douce des vents, et le Soleil et la Lune - ses compagnons, rient, infiniment.



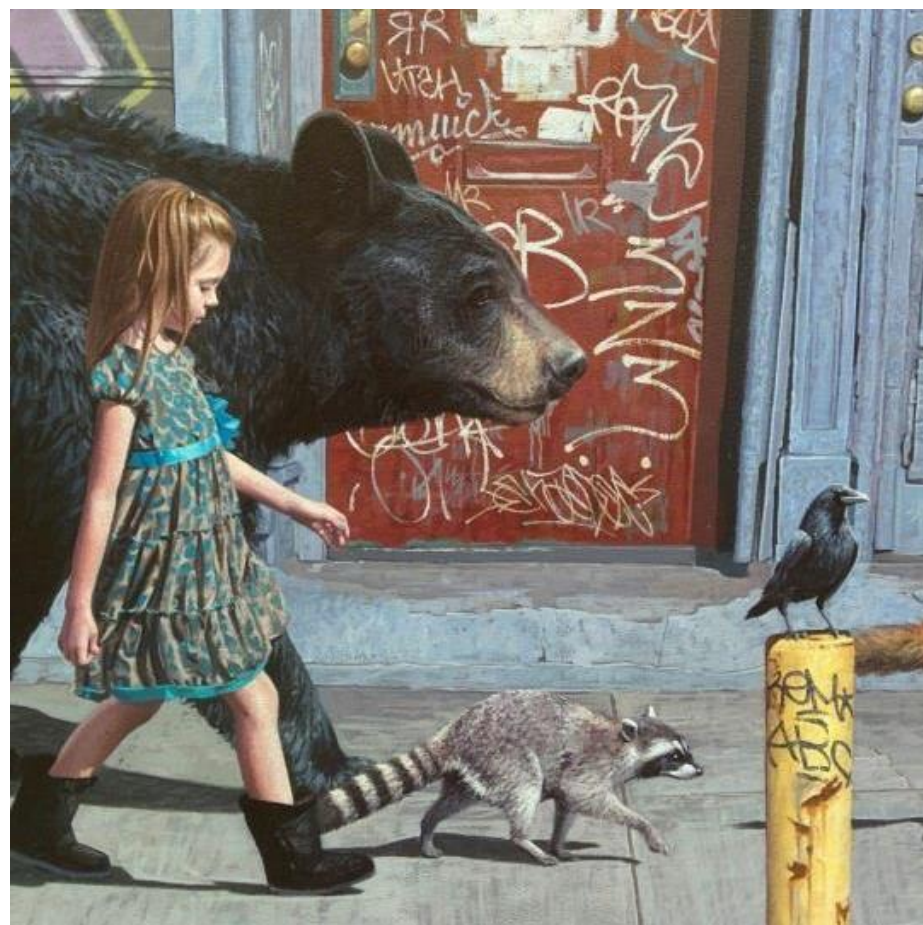
La joie de vivre a des amants

Gare à l'eau vive

Gare aux serments

LA LANGUE DE L'AMOUR

La langue de l'amour parle du cœur des amants, elle dit non à tout même quand il faut dire oui, elle résiste et fait perdre toutes les guerres, elle tient dans ses bras tous les enfants, elle sucre l'amer des jours, elle adoucit la dure nuit, elle ignore les murs, elle a l'Univers à ses pieds, les dieux l'ignorent, les bêtes l'adorent mais ne la parlent pas encore. La langue de l'amour n'a pas de mots étrangers au mauvais sort. La langue de l'amour demeure dans le palais du poète, elle est une humble savante qui sert la beauté à la table de l'Éternel.





Pierre Montmory

– trouveur – éditeur –

Notice biographique

(Né le 30 Octobre 1954 à Paris)
Enfant de la balle. Grand maître de théâtre et de musique. Professeur d'Art Dramatique. Entrepreneur de spectacles. Auteur de fantaisies théâtrales, de contes musicaux, de poèmes, de nouvelles et d'articles divers. Compositeur-guitariste. Il offre ses spectacles gratuitement sur les places publiques depuis 1964. Grand maître de théâtre et de musique. Vit à Montréal depuis 1994.

« **JE SUIS DANS MES ŒUVRES** »

www.poesielavie.com

Y aura jamais toujours

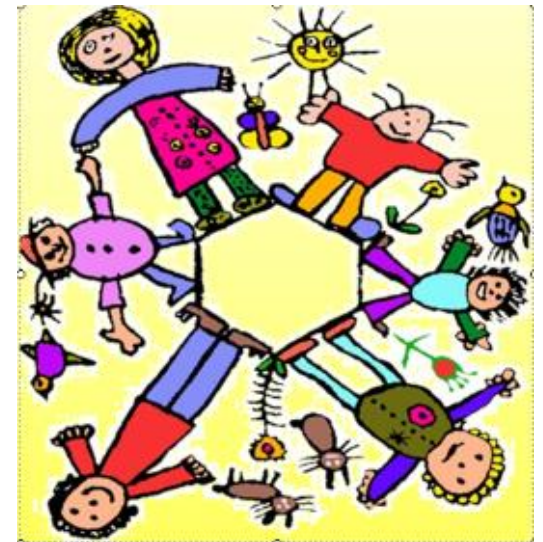
Y aura toujours jamais

Y aura toujours l'amour

*36 RAISONS DE BOUGER
Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger
Avec ou sans papier
Je déménage sans arrêt
Les autres m'ignorent
Et font de moi l'inexistant
Je n'ai pas de profil reconnu
Ni drapeau ni signe ostensible
Je ne suis pas invité
Les cultures sont clôturées
Les familles sont égoïstes
Les croyances des prisons
La malchance une punition
On m'éloigne d'un regard
Étranger aux étrangers
Je suis l'oublié
Orphelin de tous
Je parle tout seul
À moi qui suis en paix
Je souhaite le bonjour
Je m'invite à la joie
Content de moi
Tant pis pour vous
Les absents ont tort
Qui m'aime ne me suit
Mais marche à mes côtés
Solitude à mon bras
Je m'offre à connaître
À qui me quitte heureux
Le monde que j'ai connu
Y a même du Soleil
Même qu'il a plu
Je suis l'oublié
Les yeux mouillés
Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger*

Pierre Marcel Montmory Éditeur
PDF-2021- ISBN 978-2-924985-85-4

PLANÈTE TERRE



DÉSERTION GÉNÉRALE

Par amour de l'Humanité tous les êtres humains sont invités à déserrer de leurs activités liées à l'industrie militaro-industrielle, tous les soldats abandonnent leurs uniformes et leurs armes; tous les savants inventent des plans joyeux, tous les travailleurs construisent la paix, et les poètes composent des œuvres pour exprimer toutes les émotions et pour divertir et s'adressent à l'intelligence.

Réquisition de tous les moyens nécessaires pour construire la paix. Appel à tous les gestes de sympathie les uns envers les autres. Abandon de l'argent pour le troc.

Tout humain qui ne fera pas œuvre de paix sera considéré comme complice des crimes contre l'Humanité.

Le premier jour de Désertion Générale est aujourd'hui. La Paix tout de suite.

Par TOUS LES HUMAINS.

Décret édité au nom des droits de l'Humanité, à la paix et à la joie de vivre.

Ô, mon papa, tu es parti
Mais tu ne m'as pas laissé seul
Car ton amour m'accompagne
Père, ta voix m'accompagne

Je pourrai aider l'orphelin
Partager le pain et le vin
Avec tes outils dans mes mains
J'instruis les enfants de demain

Et quand j'aurai de la peine
Tes amis seront sans gêne
Pour me répéter ton grand nom
Toi, mon papa tu étais bon

Je vivrai avec grande joie
J'essuierai larmes amères
De mes compagnons sans père
Qui t'aiment sans raison ni loi

Tu m'as appris que de l'amour
Vient le pays des amis pour
Naître et vivre et mourir
Sans peur d'être seul et de jouir

Tu me laisses un paradis
Où les muses sont mélodies
Dans le cœur de mes poèmes
Tu chantes la vie qui aime

Mes enfants porteront ton nom
Puis ils inventeront leur vie
Pour plaire à ta fantaisie
Tu seras curieux de leur don

Ô, mon papa, et pour toujours
Tu m'as nourri de ton amour
Tu as été la patience
Pour me dévoiler la science

Ô, mon papa, tu es parti
Mais tu ne m'as pas laissé seul
Car ton amour m'accompagne
Père, ta voix m'accompagne



PAIX

J'ai mis le drapeau en charpie
Pour essuyer la sueur des peines
Et le sang des blessures
Puis j'ai jeté ce passé trop présent
Au vent pesant des pierres
Et puis l'eau des sources perpétuelles
A rendu les chiffons boueux des hommes
Immaculés comme le visage de la Paix
D'un jour blanc inconnu
La Paix n'était qu'une trêve
Sous l'étendard du ciel
L'Humanité inspirait
L'humilité aux étoiles

LE POÈTE

Ce qui est représenté n'est pas ce qui est agréable, mais ce qui est réel, malgré le déplaisir qu'il peut entraîner. Ce déplaisir lui vaut les interdictions de ceux qui sont dans le déni des profondeurs infernales de la culture.

Le vrai poète vit avec tout le peuple et ne conçoit pas que la poésie puisse être séparée de la pensée. Sa parole forte n'est nullement effrayée par les tempêtes qu'elle peut provoquer. Il bouscule en permanence les acquis théoriques et déconstruit inlassablement les systèmes de pensée.

Les choses ne sont jamais acquises de façon irréversible. Le propre de la pensée est d'être en mouvement. La pensée ne peut se soutenir que de son propre dépassement.

Le poète est un éternel voyageur. Sa marche est superbement amoureuse. Dans son monde, la force de l'amour anime son œuvre. L'amour de la pensée, de la liberté et au nom de la dignité humaine. Mais également l'amour de la femme, du corps et de la poésie.

Le poète attend de la poésie la même chose que nous attendons d'un amour, un dépassement infini.

Houria ABDELOUAHED

LE PEUPLE

Le peuple, cela veut dire tout le monde et, quand tout le monde sera capable de se parler, alors, le cercle de la parole retrouvé, les bases de la paix seront l'amitié dans l'égalité, la fraternité dans le don et la liberté dans la curiosité et le droit sera un art de vivre l'amour et la beauté. Le peuple évolue quand il sait qu'il est le plus fort pour se convaincre lui-même du bien comme du mal.

Pierre Marcel MONTMORY



Composition de pierres du mont Safoon en Syrie
Par Nizar Ali BADR dit Jabal Safoon – sculpteur



CŒURS À OFFRIR

Je ne peux donner un cœur à personne
Seulement une pierre si elle est bonne
L'égalité partage l'amitié entre les amis
Alors choisis mon cœur comme un habit
Et s'il te va le bonheur est une joie
Comme l'eau et le pain que nous nous donnons
Nous serons des poèmes à semer la paix
Et savants dès le premier jour où nous naissons
Mais si une pierre remplace ton cœur mauvais
Je ne jetterai pas le mien je te l'offrirai
Même si je ne peux donner un cœur à personne
Tu seras curieux étonné de ce que je te donne

La poésie est la parole fondamentale et le salut du monde dépend de sa capacité d'entendre cette parole.

L'imagination ne peut avoir de limite, ni la pensée, sinon la conscience cesserait d'exister.

J'aimerai comme un enfant pas encore déformé par les croyances et les préjugés, les jugements et les châtements. Un enfant le cœur aux lèvres, la tête curieuse, la main généreuse. Un enfant doué pour vivre.

Je suis un amoureux de la vie.

DIZAIN

Je suis né j'ai vécu je mourrai dans la rue
Je mourrai dans la rue et tu ne m'as pas vu
Anonyme silence de la destinée
Je suis travailleur artisan de mon bonheur
Je suis né savant et tu m'as fait poète
Mères donnent le lait j'abreuve leurs enfants
Pères nomment leurs cœurs et j'outille leurs mains
Je meuble leurs cerveaux de mémoire fraîche
Les sentiments animent la raison des cœurs
Le pain de vie offre son poème du jour

POUR LA LUMIÈRE DU MONDE



Rien n'empêche personne d'apprendre à parler et à lire et écrire. Quelques-uns seulement auront le cœur qui leur fouettera la volonté, car, amoureux de vivre, ils veulent pouvoir chanter leur joie même des bas-fonds de leur misère; ils ne se sentent pas seuls à s'aimer dans la dignité et donc ne se plaignent point des épreuves qui leur enseignent l'art de vivre dans la culture humaine; et ces poètes, ne comptent pas avec l'espoir; ni se perdent dans un passé moribond ou un futur menteur; ni ne croient en rien qui ne les rendent savants et forts; et ces rares poètes du présent éclairent le monde sans nom ni avoir; et vous leur devez gratitude à eux qui vous montrent par l'exemple que l'on peut simplement imiter le feu et devenir flamme, pour la lumière du monde.

Il n'y a pas d'étranger Il y a la politique	Il n'y a pas d'étranger Il y a la politique	Il n'y a pas d'étranger Il y a la politique	Il n'y a pas d'étranger Il y a la politique
La foi contre la liberté L'espérance contre l'égalité La charité contre la fraternité	La prière contre l'étude La soumission contre la dignité Les règles contre l'amour	Le renoncement contre le rêve La censure contre le désir La famille contre l'autre	Le social contre le chagrin Le normal contre la joie Le banal contre l'original
Il n'y a pas d'étranger Il y a la politique	Il n'y a pas d'étranger Il y a la politique	Il n'y a pas d'étranger Il y a la politique	Il n'y a pas d'étranger Il y a la politique
La croyance contre la science L'espoir contre la volonté Le crédit contre le bonheur	La force contre la raison L'acquiescement contre la critique L'adulte contre l'enfance	La nation contre la paix L'État contre le solitaire Les pays contre les amis	L'indifférence contre les poètes Le mépris contre le créateur L'insensible contre le bien

Il n'y a pas d'étranger Il y a la politique	La justesse contre la justice L'économie contre le pain La punition contre soi-même	Il n'y a pas d'étranger Il y a la politique	La politique contre l'humanité La croissance contre l'abondance La trêve contre la paix
			
Y a pas la politique Y a les flics	Y a pas de soins Y a des malins	Y a pas de complot Y a des profiteurs	Y a pas l'espoir Y a l'attente
Y a pas la science Y a la croyance	Y a pas la parole Y a les masques	Y a pas de religion Y a des canons	Y a pas l'intelligence Y a la prière

L' Y a eu le lion et le tigre H Et le partage du territoire I Puis y a eu l'hyène et le chacal S Et le commerce des richesses T Enfin il y a les virus et les parasites O Et la corruption de la vie I Alors il y aura R La mort et plus rien E	Les animaux savent vivre Les plantes poussent toutes seules Les minéraux sont animés Les humains inventent L'orgueil est vaniteux La fierté abusive Les héros poussiéreux Les martyrs plaintifs	Rien de nouveau sous le Soleil Tout est pareil sous la Lune Personne ne vit à votre place Personne ne possède tous les as Ignorer que l'on sait c'est croire Faire ce que l'on croit c'est espérer Mais la volonté n'est qu'un devoir Tout si l'on peut sans chef ni sujet
Au lieu de pain et d'amour Y a la politique et la religion Au lieu de la Terre et du Ciel Y a la prison et l'asile Au lieu du corps et de l'esprit Y a l'armée et le drapeau Au lieu de parole et de paix Y a les mensonges et la violence	En un jour et une nuit La planète fait une révolution En un jour et une nuit Le sage fait le tour de lui-même En un jour et une nuit Le cupide fait ses comptes En un jour et une nuit L'ambitieux devient quelqu'un	Que faire et il n'y a rien à faire Profite le riche travaille le pauvre L'oisiveté serait mère de tous les vices Le gain serait père des toutes les vertus Qu'on arrache victoire ou conquièrent l'envie Le vice a ses vertus, la vertu a ses vices L'autorité pas reconnue n'existe pas Anarchie naturelle de la vie à trépas

TRAVEN- écrivain -

JE NE PUIS aller au-delà du jour où je vis. Mais je me place au-dessus. C'est ma volonté et c'est ainsi. Un roi a-t-il déjà pu davantage ?

Où cela ?

Et si je ne reconnais pas le gouvernement ?!

Je n'ai qu'à le vouloir et il n'existe plus. Un gouvernement sans gouvernés. Quel gouvernement ? Je n'en ai pas, puisque je ne le respecte pas, puisque je ne le reconnais pas.

Il peut me tuer. En serait-il davantage gouvernement ?

Une pierre que m'a lancée un enfant peut me tuer, un cheval emballé peut me tuer. L'enfant, la pierre, le cheval, en sont-ils pour autant un gouvernement ?

Mais je garde mes mains dans mes poches.

Un soldat du gouvernement peut m'empêcher d'accomplir un travail utile- et est seul utile un travail nécessaire. Un seul soldat. Mais mille soldats gouvernementaux, armés de canons et de tanks, ne peuvent m'obliger à travailler. Ils peuvent me contraindre à rester à mon poste ; mais ils ne peuvent faire que le travail auquel ils me contraignent serve à quelque chose.

Que celui qui a des oreilles entende !

Que celui qui a des mains touche !

Y a-t-il un gouvernement qui soit au-dessus de moi ? Il peut me tuer. Néanmoins je n'y perds rien ; j'y gagne. Un mort est une caisse de résonance que nul tribunal, nulle muraille de prison ne peut me faire taire.

Le gouvernement peut me tuer, je n'y perds rien. Mais le gouvernement perd un homme qu'il comptait gouverner. Et qu'est-ce qu'un gouvernement sans hommes à gouverner ?

Et si ma volonté de ne pas être gouverné compte plus que ma vie ? Ma vie est bornée, être gouverné est sans bornes.

Oh ! Que tu es donc misérable, gouvernement ! Toi qui t'imagines gouverner, et qui n'es rien quand je te nie.

Oh ! Que vous êtes misérables dans vos réunions, à parler et à ne pas agir !

Vous vous repaissez de haine contre un dictateur, qui a déjà signé sa propre chute avec son premier crime.

Votre haine contre lui ? Qui n'a ni âme ni conscience ne sera jamais touché par la haine. Et comment la haine pourrait-elle le toucher, puisqu'il n'a jamais connu l'amour, qu'il n'a été qu'un chef qui avait besoin de subordonnés pour devenir monarque ?

Est-ce qu'un seul de vos chefs a d'autres but que de vous régenter ou se servir de vous pour en dominer d'autres ?

Soyez tous des chefs vous-mêmes !

Que chacun soit son propre chef !

Je n'ai pas besoin de chef. Alors pourquoi vous, qui êtes aussi bien que moi, qui pouvez penser tout comme moi ?

Je ne veux éduquer personne.

Je ne veux persuader personne.

Je ne veux convertir personne ; car si vous pensez, vous connaîtrez la vérité et vous saurez ce qu'il faut faire.

Pensez ! C'est mon droit d'exiger cela de vous, puisque vous êtes des hommes et que vous pouvez penser. Oui, mon droit. Mon droit de toute éternité.

Pensez ! Mais vous ne pouvez pas penser, parce qu'il vous faut des statuts, parce que vous avez des administrateurs à élire, parce que vous avez des ministres à introniser, parce que vous avez besoin de parlements, parce que vous ne pouvez pas vivre sans gouvernement, parce que vous ne pouvez pas vivre sans chef.

Vous cédez vos voix pour les perdre, et qu'en vous voulez vous en servir vous-mêmes, vous n'en disposez plus, et elles vous font défaut parce que vous les avez cédées.

Pensez ! Vous n'avez besoin de rien d'autre. Prenez conscience de la sereine passivité que vous avez en vous, dans laquelle s'enracine votre invincible pouvoir. Laissez d'un cœur apaisé et insouciant s'effondrer la vie économique ; elle ne m'a pas apporté le bonheur et elle ne vous l'apportera pas non plus.

Laissez consciemment pourrir l'industrie, ou c'est elle qui vous pourrira.

Vous faites grève. Bravo, bande de serfs ! L'industrie s'engraisse de vos grèves et vous affame. Vous faites grève et vous gagnez. O vainqueurs ! ce que vous avez gagné, c'est un maigre quignon de pain : pendant que vous fêtiez la victoire, le vaincu a acquis deux domaines. O vous qui vainquez ! Vous qui vous convainquez ! Votre chef en est devenu ministre, fiers vainqueurs !

Qu'avez-vous besoin d'un sofa en peluche ! C'est le signe de votre servitude. Tant que vous tiendrez à votre sofa en peluche, vous resterez esclaves.

Vos chefs n'ont jamais pensé à eux-mêmes, ils n'ont pensé qu'au peuple et au prolétariat. Vous pouvez juger vous-mêmes du succès. S'ils n'avaient pensé qu'à eux-mêmes, s'ils s'étaient concentrés sur eux-mêmes, ils seraient devenus des êtres humains. Mais ils sont devenus des bonzes du parti et vous des esclaves.

Je veux vivre suivant mes propres lois. Je veux être mon propre roi, et en être en même temps l'unique sujet. Nul gouvernement au-dessus de moi et nul gouverné auprès de moi.

Faites de même ! Dites : Je veux ! Dites : Je ne veux pas !

Je n'ai nul besoin de vous. Ni pour diriger, ni pour être dirigé. Non parce que je suis fort, non parce que je suis trop fier, mais parce que je tire parti du fait que je pense. Parce que je n'emploie pas le talent donné à tout homme pour qu'un autre en tire parti, pour être condamné à la servitude.

Faites de même !

Si je veux bâtir une maison trop difficile à bâtir avec mes deux mains, je vous demanderai : Aidez-moi ! Si vous pouvez venir, je vous rendrai la pareille quand vous aurez besoin d'aide. Mais je ne viendrai certainement pas en rajouter et faire de vous des esclaves utilisables.

Ma vie est en sécurité tant que je respecte la vie sacrée de mes semblables. Je n'ai pas besoin qu'on veille à ma sécurité devant ma porte, parce qu'on ne peut rien me voler. Il n'y a de pillards que là où l'homme possède plus qu'il ne lui en faut alors qu'un autre n'a pas suffisamment.

Mais vous avez besoin de la police. Lorsque deux de vos femmes se chamaillent, vous courez à la police. Quand quelqu'un vous emporte une vieille pantoufle, vous appelez la police. C'est vous qui engraissez la police, qui gavez les juges. En faisant appel à la police, vous lui donnez le droit de démontrer qu'elle est nécessaire.

Mais je vous le dis : Il vaut dix fois mieux, et pour des siècles et des siècles, que la police vienne vous chercher que de faire appel à elle. Celui qui a besoin de la police, la police l'engloutira ; tandis que celui qui n'en a pas besoin, c'est lui qui l'anéantira.

...

Détruis donc la vie économique, non seulement de l'intérieur, mais encore de l'extérieur. C'est sur les ruines de l'industrie que fleurit ta liberté, non sur ses forteresses et ses châteaux.

L'encens à l'église ou le bavardage dans les meetings, c'est la même chose. Lire ou même acheter un journal revient au même qu'apprendre des cantiques par cœur.

Nul dieu ne t'aidera, nul programme, nul parti, nul bulletin de vote, nulle masse, nulle unité. Je suis le seul capable de m'aider. Et c'est en moi-même que j'aiderai les hommes dont les larmes débordent. Je m'aide moi-même. Frère, aide-toi ! Agis ! Sois volonté ! Sois action !

Tu cries : Vive la Révolution mondiale ! Cela sonne très bien. Mais les câbles téléphoniques sont-ils déjà entre tes nains ? As-tu déjà fait sauter une rotative ? Tu cries : Vive la Révolution mondiale ! Mais ton frère, que tu tiens embrassé, n'entend déjà plus ton cri. Comment l'univers pourrait-il l'entendre ?

Ne t'achète pas d'habit du dimanche et n'aie pas honte, chez toi, de dormir sur une caisse, et d'aller en riant par les rues huppées sans fond de pantalon ; c'est plus faire pour la révolution que chanter L'Internationale ou étudier les tours de passe-passe qu'on a à vendre les papes de Washington ou de Paris.

De tout temps, les peuples libres ont été subjugués d'autant plus aisément qu'il était facile de les persuader que vêtir un pantalon de coton est plus beau que d'aller tout nu. Ce sont ces pantalons de coton, dont ils n'avaient nullement

besoin et qui ne servaient qu'à leur faire croire qu'ils deviendraient les égaux des bourgeois, qui en ont fait des valets livrés à l'exploitation.

La misérable pacotille de l'émigré ou le sofa en peluche de la femme de prolo, c'est la même chose. Elle fait de l'homme et de la femme toute une classe des esclaves.

Ne raccommode pas ce qu'il faut déchirer !

Ne soutiens pas ce qui doit s'écrouler !

Si une pierre se détache des citadelles de la vie économique et des forteresses de l'industrie, lance-leur aussitôt cent autres pierres.

Si tu ramasses ne serait-ce qu'une seule des pierres qui se détachent et que tu la remettes en place, ta trahison n'est pas moindre que la trahison de l'espion qui te surveille.

Arrache à ton adversaire ses armes qui sont les plus meurtrières. Ses armes les plus meurtrières ne sont pas les canons et les soldats. S'il n'y a pas ton travail derrière, l'or vaut moins qu'un peu de sable.

C'est dans l'industrie que tu veux te dépouiller de tes chaînes ? C'est avec une économie florissante que tu veux abattre ton adversaire ? Ne le disais-je pas que tu es un bourgeois parce que tu penses comme un bourgeois ?

Les affaires du bourgeois ne pourront jamais être les tiennes. L'industrie, qui a donné au bourgeois le pouvoir de t'asservir, ne pourra jamais t'apporter la liberté ou la vie.

L'industrie, telle qu'elle est, ne pourra jamais répondre à ton besoin d'égalité. L'industrie, telle qu'elle est, ne produit rien d'autre que des armes pour t'asservir.

Le chef t'en parlera autrement. C'est bien pourquoi il est chef, et c'est bien pourquoi tu es mené.

Les géniteurs d'enfants s'engluent dans la servitude. Les esclaves engendrent des enfants. Chaque enfant que tu engendres est un anneau de ta chaîne d'esclave. Achète-toi un sofa en peluche et engendre un enfant, c'est la même chose, qui concourt au même but.

Que tu t'agenouilles et pries Dieu ou que tu remettes tes affaires dans les mains d'un chef, c'est la même chose.

Que tu t'achètes un missel ou une carte du parti, c'est la même chose.

Rejette la pitié hors de toi, car la pitié est la révolution du bourgeois.

Ne pleure pas les victimes qui tombent dans la lutte ; car la larme qui brille dans ton œil emplit d'un espoir de victoire celui que tu dois anéantir.

Que t'importe les victimes qui ont été déchirées par les dents du monstre que tu étais né pour anéantir ? Plus grand est le nombre de victimes que le monstre dévore, plus sûre sera sa fin. Si les dieux eux-mêmes sombrent de faire trop de victimes, pourquoi ce monstre n'en succomberait-il pas plus vite ? Que le monstre dévore les victimes, qu'il soit contraint de s'en encombrer ou de les laisser pourrir dans la

rue jusqu'à ce qu'ils empestent l'atmosphère, cela revient au même ; leurs larves dévoreront le corps du monstre.

Tant qu'il y aura des affamés à côté de repus, la pitié des repus sera une insulte aux affamés, et la pitié des affamés vis-à-vis des victimes une consécration et une reconnaissance du droit des repus à être rassasiés aux dépens des affamés.

Entendez, vous avez des oreilles pour entendre !
Pensez, vous avez des cerveaux pour penser !

Mais ne croyez pas !

Ne croyez rien !

Ne faites pas confiance !

Ne faites confiance qu'à votre propre force !

Les peuples n'ont pas d'armes et n'ont pas de journaux. Mais ils détruiront l'empire bourgeois par leur résistance silencieuse. Tous les canons, toutes les bourses d'or du monde n'y pourront rien. Est-ce que vos affaires ne sont pas aussi sacrées que celles des peuples ?

Vous êtes morts sur les champs de bataille pour ceux que votre trépas a engraisés. Eh, bien, mourrez pour vos propres affaires !

VOYAGEUR UNIVERSEL

Et je renaiss, étonné et curieux des dons prodigués par la providence; amoureux de la vie, joyeux sans possession : moi-même !

Ô, paradis ! Source terrienne ! L'enfer sur tes rives !

Ô, paradis ! Berceau de la vie !

Les bras des muses bercent mon génie comme un enfant !

Le ciel est ouvert ! Je peux mourir pour renaître comme je le veux !

Je suis libre d'aller !

Découvre ma route, elle a le visage de la mer !

Les poissons dans l'eau ne sont pas résignés.

Marche sur le pont des navires !

Tu entendras des promesses de jeux aux règles infinies.

Tu seras enfant de tes enfants !

Ils sont tous ici à téter à la mamelle des muses.

Si la mer a du génie c'est que l'éternité lui a donné le temps pour y penser !

Regarde ! Tu es bien chaussé pour la grande marche, paré pour la grande farandole aux angelots et costumé pour un défilé de bonhommes !

Quel plaisir de mourir quand on peut renaître à l'infini ! Laisser un souvenir pieux dans le cœur des amis qui t'ont nommé : capitaine !

Te voici rembarqué pour une autre fredaine, endimanché au bras des éternités en fleurs. Que du bonheur, quand le malheur te frôle - car si l'enfer est court, le purgatoire est long !

C'est la saison où tu veux éclore pour mûrir la récolte de tes fruits, et passer l'hiver au bord du feu des étoiles.

Avec ta moitié aimante, amant, voyage !



DES LIVRES DES AUTEURS ÉTRANGERS



Les critiques en général à l'égard des livres d'auteurs étrangers ne jugent jamais en toute innocence l'œuvre d'un homme qui écrit, mais d'un étranger, lequel doit justifier à chaque ligne sa condition, condition à laquelle on le ramène sans cesse, par tous les détours du raisonnement, et par tous les moyens et dans laquelle on l'enferme à la fin aussi sûrement et définitivement que possible.

L'écrivain étranger à leurs yeux est d'abord et spécifiquement étranger, puis ensuite, et accessoirement en quelque sorte, en tout cas très peu spécifiquement, écrivain.

Contre toute apparence, ces critiques posent sur l'écrivain étranger un regard qui éloigne, qui sépare, qui verrouille, et condamne à la spécificité sans recours, sans issue. Ce genre de comportement ne vous rappelle-t-il rien ? Si cela vous rappelle quelque chose, il faudrait dire à leur décharge que, pris en tant qu'individu, ils semblent certainement innocents pour la plupart, c'est leur pensée qui n'est pas innocente. Je ne parle pas de ceux qui ne possèdent qu'une

grossière culture, estimant qu'elle leur suffit largement tant qu'il s'agit de parler d'auteurs étrangers et qu'ils peuvent y aller sans crainte.

Mais il y a aussi une manière très savante d'enfermer une œuvre sur elle-même, de la transformer en sa propre prison. Cette méthode en faveur près d'une critique actuelle aboutirait en l'occurrence (*appliquée aux auteurs étrangers*) en fait à enfermer l'auteur sur lui-même, à le transformer lui-même en sa propre prison et par une généralisation implicite (*et même explicite*) à étendre cela à la société et à la culture dont il est issu, et ainsi de suite de proche en proche (*sans que cette critique ait sans doute visé un tel but expressément, ou du moins consciemment*).

Ceux qui se plaisent à classer les œuvres des auteurs étrangers dans des catégories marginales, comment ne se rendent-ils pas compte, que placée dans le contexte mondial, c'est leur pensée qui est marginale ? A ceux-là s'applique le proverbe : il n'est pire sourd... où à sourd il faudrait ajouter aveugle. N'importe lequel des livres de certains écrivains étrangers ont eu plus de retentissement dans le monde que, disons, n'importe quel livre qui fait fureur à Paris.

L'importance, la qualité et, d'une manière générale, la haute portée, attribuées à beaucoup d'œuvres occidentales ne reposent en fait, la plupart du temps, que sur le présumé de la supériorité de la civilisation qui a produit ces œuvres. Tant qu'on étudiera les livres des étrangers dans la perspective actuelle exclusivement et étroitement étrangère – on passera à côté de l'essentiel, qui est l'image, l'idée nouvelle, ou tout au moins différente, de l'humain qu'ils proposent.

Ceux qui se livrent à ces études sont prisonniers de schémas préétablis solidement ancrés dans leur esprit, et dans la généralité des têtes pensantes du même milieu, ce qui les fait aborder nos œuvres avec une échelle de valeur fausse, ou qui a fait son temps, ou qui n'est vraie qu'appliquée dans le cadre d'une littérature particulière, la française par exemple, et qui cesse de l'être dès qu'elle est

étendue au-delà. (*Et je ne fais mention que pour mémoire de tous les préjugés extra-littéraires mais profondément enracinés, quoi qu'on en dise, dans l'être culturel à qui ils font admettre une nécessaire hiérarchie dans la signification de la portée des œuvres selon leur origine*). Dans le meilleur des cas, un critique français ne pourra jamais aborder la lecture d'une œuvre belge ou algérienne l'esprit entièrement débarrassé de toutes les idées qu'il s'est faites de la Belgique, des Belges, de l'Algérie, des Algériens, etc., idées qui impliquent toutes, présupposent toutes la suprématie définitive, indiscutable et éternelle de la littérature française, du moins en regard de la belge ou de l'algérienne. Donc à ce stade – primaire en quelque sorte – les jeux sont déjà faits, et point n'est besoin d'aller plus loin.

A ce stade déjà, le jugement est établi, prononcé. L'autre source d'erreurs vient du présumé qui veut que pour toute œuvre d'expression française, le critère doive être la littérature française, alors qu'un abîme sépare les œuvres des étrangers des auteurs français. Ce que les critiques n'arrivent pas à voir non plus, c'est la distinction fondamentale qui s'établit entre la signification globale (*et fonction*) des œuvres européennes (*occidentales*) : d'une manière générale, l'Occident ne produit plus que des œuvres de consommation – en d'autres termes des œuvres qui limitent leur signification et leur fonction par une volonté délibérée de s'adapter aux besoins de leurs lecteurs à tel moment, à tel endroit, la philosophie de la consommation étant devenue l'éthique des sociétés occidentales ; nos œuvres, privées en quelque sorte de cette base, de ce terrain d'action, se trouvent du coup libérées des contraintes qui pèsent durement sur l'écrivain occidental, et peuvent se permettre, ainsi, d'être des œuvres dégagées, des œuvres de réflexion, n'étant tenues de satisfaire un certain client, à tel moment, à tel endroit.

Pierre Marcel Montmory Éditeur

Imprimé à Montréal

ISBN 2022 978-2-925190-00-4



La Commune de Paris

(insurrection de 1871)

Une révolte de gueux avec toutes les faims

Les conformistes récupèrent les mouvements des pauvres gens acculés au désespoir. Ils volent les mots du monde et les détournent de leur sens.

Les révolutions sont menées par les États qui les achèvent par le crime.

L'histoire s'écrit avec des plumes trempées dans le sang des humiliés.

Les pauvres gens n'ont d'autre instruction que les marques dans leur chair.

Les cris des souffrances diminuent dans la trêve accordée par les dominateurs.

Dans l'abomination, les assassins purgent les camps de travail forcé et entravent les meilleurs du peuple : les amoureux de la vie qui mènent en poésie leur vie; le monde qui prend la liberté d'être libre et réclame le bonheur dans l'égalité entre les amis.

Les plus beaux humains de l'Humanité sont condamnés pour leur lucidité et leur rébellion.

Les dominateurs vivent en marge de la société et détruisent toute la vie par cupidité.

Les exploiters jalourent l'intégrité des poètes savants.

Les savants et les poètes utiles à l'Humanité refusent de se compromettre.

Poètes et savants sont les lumières du monde.

Tout le reste est littérature fabriquée par des prétendants au pouvoir et impuissants d'aimer.

Les sans talents besognent dans le but d'avoir un statut et un pouvoir d'achat.

Dans leur corps, les sans nom et n'avoir pas savent une chose définitivement : c'est qu'il n'y a que la vie qui est sacrée et qu'il suffit qu'ils se comptent pour voir qu'ils sont les plus forts parce que les plus nombreux.

Tout le monde a déjà vu pleuvoir et la faim n'a point d'oreilles. C'est pourquoi les gens attablés leur concèdent des programmes sociaux pour panser les blessures de la guerre éternelle avec le pain de l'injustice.

Les violents entretiennent la misère avec les mots détournés de la poésie, et ces nazis volent à la vie et font aumône d'ignorance au peuple rasséréné.

Et sur les places les armées de pauvres chantent des hymnes à la liberté.

Pierre Marcel Montmory

CERCLE DE LA RÉSISTANCE INTELLIGENTE

Non à l'exploitation des enfants à des fins politiques,
Idéologiques ou religieuses.
Les enfants sont innocents, ils ont droit au jeu et au rêve.

Gardez pour vous vos fantasmes d'adultes immatures.

Lorsque l'on a été élevé dans une cage,
On voit le monde à travers des barreaux.
La Terre n'a pas de frontières.

L'amour est libre.

La beauté offerte.

Le plaisir et la jouissance sont permis.

La joie de vivre dans les bons cœurs.

Les impuissants veulent le pouvoir.

La jalousie fait le tour du monde.

L'envie est un abîme de haine.

Les faibles parlent avec la violence.

Les drapeaux sont les linceuls des peuples.

Possession une obsession.

Les enfants sont tous nos enfants.

Les femmes appartiennent à tout le monde.

Les hommes appartiennent à tout le monde.

Nous sommes des humanités, des pays.

Le drap de notre peau nous suffit comme identité.

Nous prendrons la liberté d'être libres.

La dernière liberté sera désobéissance.

La désertion est le courage des braves.





THÉÂTRE - MACHINE À OPÉRATIONS

Nous allons jouer avec le cercle. Un rond peint ou tracé à la craie sur le sol. Nous sommes des acteurs du théâtre populaire, du théâtre de tout le monde.

Nous sortons de la foule puis nous prenons place sur un cercle tracé sur la place publique. Nous sommes avec le monde, la société, l'Univers.

La comédie va commencer. L'imagination est là et s'avance dans le cercle. Nous sommes les poids nécessaires au truchement, au chaos de sa langue. L'imagination est au centre de l'action. Tous les yeux sont braqués sur ses gestes.

Nous, comédiens d'une nuit à jamais blanche, perdus aux confins du souvenir, nous allons à la lumière - comme au sortir d'un cauchemar, du suspens originel, d'un tourbillon de feu qui nous ronge le ventre, tenant encore à la main notre cordon ombilical desséché et la canicule brûle notre peau, le vers mange la chair, la peur nous empêche de jouir.

La nuit nous jette dans les rochers drus de l'oubli et de l'insoumission. Nous sommes les insoumis à la révolution ; nous hésitons encore.

La faiblesse de nos organes et notre onanisme fait que nous ne percevons pas le monde féérique.

Théâtre d'ombres où d'autres poussés par d'autres viennent. Nous attendons ici le rayon de lumière qui déchirera notre égarement.

LE PUBLIC

Le théâtre n'a pas de lieu. Je suis exilé dans mon corps. Je suis la plus petite minorité, le solitaire, une partie entière du peuple, une partie unique du tout, et je suis avec, et contre tous, et en même temps pour tous. Et j'avance avec vous, dans la nuit du cosmos, et vingt-cinq mille siècles d'histoire.

Notre itinéraire est un rond lumineux qui bouge infiniment et passe par un point noir, d'où je reviens avec tous, à cette nuit, où j'exile ma mémoire. Du prolongement de ma main mes doigts tracent une géographie. J'ai effacé la trace sur le sable. Je marche vers maintenant. Vers l'oubli de moi. Je m'abandonne au cercle. Je suis, nous sommes mémoire.

Je casse l'image et je me dis : souviens-toi.

ORGANISATION

Le théâtre des opérations est une machine à conter qui permet à des acteurs de retrouver l'enjeu initial : jouer. Jouer comme jouent les enfants qui ont déjà vu pleuvoir et briller le soleil.

Jouer dans le cercle du conteur.

Le jeu est un outil pour construire des fables et raconter les histoires ; montrer avec des images ; pour restituer la vision ; expliquer des points de vue ; rendre le paradoxe naturel.

Les acteurs retrouvent la parole, renaissent avec leur langage personnel - et alors ils écrivent leur histoire avec le geste, les mouvements, la voix, et tout leur souffle.

Le cercle est l'établi du créateur où se posent des acteurs/outils de médias éphémères audio et visuels.

VISIONS

Les acteurs jouent dans un cercle tracé au sol.

Un cercle est une ligne courbe composée de points à égale distance d'un centre. Un cercle de points de vue.

La recherche de types acteurs/émetteurs est le travail. Seul le type (*personnage-caractère de l'art de la comédie moderne*) peut révéler l'originalité. Le type - *ce commun dans le mortel* - doit nous émouvoir.

Ainsi nous nous retrouvons sur une place publique : sur un média, avec le langage. Le conte tient du typique et du particulier et de l'histoire de sa propre représentation. Le langage du conte est typique. Typique étant l'étoffe tissée au fil des songes et des langues ; un lieu de transfert individuel en représentation collective. Le conte est un métalangage qui, pour être transmis à un récepteur, passe par les mailles complexes du conteur-acteur. Le conteur-acteur transforme le langage de la manière qui lui est propre : suivant intrinsèquement les lignes de son caractère (*personnage*). Au spectateur-récepteur de traduire selon lui, d'établir une vérité ; de transformer le conte en destin, le type en individu.

Pour obtenir une cohésion dans ce désordre de nos désirs, nous avons pris soin d'utiliser le théâtre comme spectacle total.

Le jeu, la chanson de geste, le cri inarticulé, la danse, le chant, la pantomime : jusqu'à la sophistication de toute la machine du théâtre d'acteurs.

À leur manière et suivant leur type (le caractère de leur personnage), les acteurs sont des conteurs. Ils intègrent à leur jeu des images du temps présent, de la vie en marche.

La parole forgée au feu du talent offert comme don gratuit nous ramène à une réalité profonde qui anime les ombres gardiennes de mémoire.

FIN

Nous réapprenons l'errance des premiers vagabonds, la flânerie du nomade, avec, pour seule frontière, le ciel, où on irait, peut-être. Alors, si nous ne voulons plus nous sentir seul dans la multitude, l'étreinte est seul devoir d'hospitalité dans les mondes caducs des servitudes.

Le migrant salue l'amour s'il ne veut être emporté par la vague. L'identité n'est plus qu'une police qui tue. L'humain n'a qu'une main pour joindre l'Humanité. N'est en péril que la clôture des cultures, la laideur des murs, le visage chafouin de la morale.

Pierre Marcel MONTMORY

ON VIENT DE NAÎTRE

Pis on nous dit
Toi tu es ceci
Toi tu es cela
Toi tu n'es rien
Toi tu es tout
Pis la planète
Devient
Un champ de bataille

On leur a dit :
À genoux; en chemise noire, avec un masque !
Ils ont plié, se sont humiliés, ont fermé leurs gueules.
Le juste fut crucifié, le soldat décoré, l'enfant vacciné.
On leur dit toujours :
Priez, croyez, consommez !
Ils attendent, donnent leur force, dénoncent !
La liberté est négociée, l'amour mis à prix, le poète
savant assassiné !
On leur dira :
C'est le destin, c'est le progrès, c'est l'économie !
Ils auront courbé la nuque, donné leur sang, fabriqué
leur ruine !
L'innocence sera violée, la vie volée, la paix la misère

(Il ne restera que la religion)
Que dieu pour tous les aveugles.
Dieu déteste les cochons, l'alcool et les femmes.
Dieu est une probabilité.
Le blasphème existe.
Le prophète profite de ses prophéties.
Les saints ont les mamelons poilus.
Les mères vont en saintes.
L'indignité est une prière.
L'honneur a le derrière en l'air.
Le sage a la face contre terre.
Dieu est une marque.
Marx est un dieu.
L'humain un client.
L'hypocrite un marchand.
Dieu ne veut rien, c'est toi qui veux.
Dieu n'a jamais faim.
Dieu, c'est toi sans lui.
Amène la joie.

EN ROUTE !

Humain n'a qu'une main pour frapper :
Ils se faisaient la guerre entre eux et le vainqueur
prenait les vaincus en esclavage, puis ils oubliaient leurs
compromis dans le confort de leurs civilisations, et les
maîtres décidaient qui était le méchant pour que toute la
force des lâches déverse sa faiblesse par le bras du
bourreau tandis que les seigneurs buvaient le sang des
trêves et que les manants recousaient leurs haillons en
rebâtissant les ruines des tombeaux.

Le rossignol sauvait ses plumes et volait entre les
clôtures des cultures en adressant aux humains libidineux un
chant désinvolte de moqueries plus rosses que celles des
perroquets domestiqués par les capitaines des fléaux et les
muses affriolantes inaccessibles aux gouvernés dansaient
entre les pensées lascives des vagabonds qui n'avaient ni
nom ni terre ni ciel car si la nuit passait entre les jours
nombreux pour obéir le nôtre des génies le savant poète
bâtissait les rêves pour que l'amour jamais ne meurt au côté
de l'amant d'éternité et ne cessait de naître pour vivre
encore et vaincre la mort.

Humain n'a qu'une main pour aimer :
Ils sortaient des eaux de la conscience cosmique et ils
flottaient dans la Voie Lactée et ils caressaient leur peau
comme l'étoffe solitaire d'un drapeau et la mer les poussait
vers les rivages où des visages inconnus les scrutaient à la
loupe pour emmener ceux qui courbaient la nuque devant la
vie et qui étaient identiques comme les lames des sabres par
lesquels des héros brisaient les chairs des victimes et tout
cela réjouissait l'artiste qui peignait le tableau dans le confort
et l'insouciance des courtisans blasés qui s'attablaient au
billot des bouchers serviteurs tranchant les cœurs qui
pendaient aux boyaux des bijoux reproducteurs des femelles
insensibles qui ouvraient leurs cuisses et des mâles qui les
gratifiaient du mépris pour l'indicible quand l'ennemi de cette
bourgeoisie nourrie de pillage n'avait pour défenseurs que les
armées de misérables qui se comptaient comme les étoiles
dans le ciel ravagé par la volonté de ne point voir ni savoir ce
qu'en vérité ils étaient et le seul humain qui était absent de
ces logorrhées verbales et de ces joutes éjaculatoires était
l'étranger surprenant des diables dans l'égout des fossés et
sur ces visions d'apocalypse l'étrange visiteur rétrécissait sa
longue vue pour héler les voiles en criant à ses compagnons
des paroles que personne ne pouvaient transcrire car elles
appartenaient au mystère qui faisait tanguer la proue du
navire vers une île inconnue et si lointaine qu'on la sentait
proche d'avoir déjà fait le tour du monde pour embrasser sur
le seuil des tempêtes cet étrange étranger qui restait
humain.



La maison des étrangers

Arrivé sur le seuil de la maison des étrangers, personne ne m'invite à entrer. Je crie ton nom personne ne répond. Il n'y a pas de porte ni de gardien. Mon cœur bat comme le tien. Ton cœur bat comme le mien.

Arrivé sur le seuil de la maison des étrangers, il n'y a pas de porte ni de gardien. Tu cries mon nom personne ne répond. Personne ne t'invite à entrer.

Arrivé sur le seuil de la maison des étrangers. La maison des étrangers n'a pas de murs.

Les étrangers yeux curieux tête dans le ciel. Bras dans le vent le cœur en bandoulière. Nomades sur terre et mer la peur en bandoulière. Courageux adversaires contre le mal de terre.

Contre le mal de mer les étrangers sont sûrs.

La maison des étrangers n'a pas de murs. L'étranger vient de son mystère. L'étranger va vers l'amour. L'étranger cherche politesse.

L'étranger est un hôte. L'étranger est quelqu'un quelqu'une. Personne.

Notre Dame des Ruines

*Les ruines sont les plus belles cathédrales
Quand la nature conquière la lumière
L'ombre complice redevient familière
L'amer nécessaire n'est plus un affreux mal*

Seule la vague et seul le vent sur le rocher de la Terre.

Ma marche rapide détourne mon chagrin et l'inquiétude s'éloigne.

Combien de pas encore pour retrouver mon calme.

Le jour éblouissant rudoie mes nerfs.

Le fracas de la mer se mélange à l'eau salée de mes larmes.

Le vent mugit et m'asperge d'embruns.

Mon cerveau bouillonne de mon sang.

Noyé dans la brume, je serre les poings en appuyant ma marche; et je tire l'horizon à moi, vers la clarté du Soleil.

Je laisse là la mer et gravis la dune.

Le sable collé à ma silhouette flageolante, je ramène à moi mon ombre qui ne me cède aucun pouce de terrain.

Ma marche pénible me charge une lourde fatigue sur le corps.

Je rage. Je grince des dents.

Des rayons de lumière blanche, et dans ma main la main de mon enfant qui rit, et alors, je suis dans les pensées d'une femme, et puis, avec des amis qui m'espèrent.

Pourquoi ai-je toujours du chagrin et pourquoi cette fièvre chaque fois que je me vois seul.

Ma voix me parle, mes yeux me voient, mes oreilles m'entendent, ma peau me touche, mon nez hume mon odeur.

Ivre de joie et de chagrin mêlés, ayant bu sucre et amertume, j'ouvre mes bras, mon sang se calme.

Le chagrin derrière moi. La joie libérée. Rien d'autre.

Je mesure mes pas dans ma tête et mes pieds me racontent tout ce qu'ils peuvent tirer du sol.

Tombé, le vent me relève; debout, la vague me ramène vers le rocher de la terre, ou alors la mer m'enlève.

Que d'épines dans la braise quand la peau découvre la chair et que les os flambent pour allumer le sang. Et que la moelle bout jusqu'à ce que toute parole soit fondue dans le moule creux de la souffrance. Et qui délivre un atome de joie. Et qui fera naître le sentiment dans un cœur raisonné.

Assis sur le rocher, je me suis laissé aller. La mer m'a rappelé à sa marée entêtée, et son eau m'aurait engloutie si je n'avais pas bondi pour rejoindre la rive et y planter mes deux pieds et reprendre ma marche. Je tangué, saoulé par l'averse de brume affolante dont j'ai bu de fortes gorgées.

Je n'écris pas encore, je serre les dents. Je regarde au loin dans la brume de l'inconnu, ma présence dans cette lumière, le jour me brûle en dedans. Il y a quelque-chose d'obscur derrière moi, le passé qui ne peut me dépasser. Je respire mes émotions à fleur de nuit.

Là-bas, est-ce la porte ouverte du camp que laisse ouverte le rêve impétueux de l'amoureux ? Dois-je attendre que les bras parents de mon être possèdent un laisser-passer ? Où fuis-je à toutes jambes loin des tortures ? Enveloppé du drap de ma peau, en route, je m'écarte des miradors. J'avance, toujours j'avance, tant que je peux marcher, le danger ne me rattrape pas.

Et puis je rejoins l'ami qui m'ouvre sa porte et nous ne sommes plus qu'une parole. À côté de mon chemin, se révèlent les abîmes de la trahison. Ici, je ne suis

personne, seule mon idée peut entraîner des suiveurs dont j'ai peur qu'ils ne soient de la racaille à profiter des survivances.

Je ne survis point. Mon cœur bat ma volonté calme. Le courage d'aimer met mes sens en alerte et, à l'instant, l'émotion du voyage prévient mon intelligence, de mon point d'ancrage dans cette vaste existence terrienne.

Je suis ce petit enfant qui attend son père à la sortie du camp. Je suis ce petit enfant qui attend sa mère de l'autre côté de la frontière.

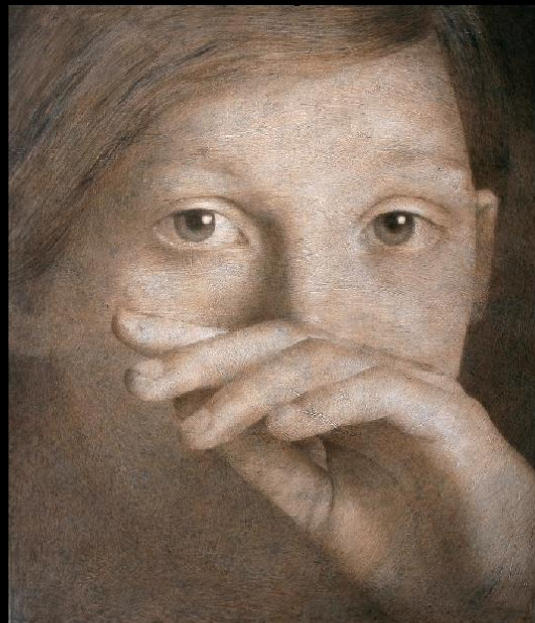
Une vague soustraite à la mer a frappé le rocher et une pierre a roulé sur le sable mouillé. Je suis cette pierre. Une pierre de rêve, un morceau d'étoile dans le lit du dormeur. Et qui me trouvera au réveil aura la surprise de la joie, et moi, moi, je retournerai dans le flot des larmes pour me ressourcer de bonheur. Le bonheur de pleurer parce que j'ai la vie et je suis encore.

Mon enfant me tire la main. Papa, on mange jamais ? Je sursaute. Sa jolie voix me transporte dans un autre rêve et son interrogation est un cadeau au réveil. Je vois jour. Mon enfant s'appelle Jour. Il est le présent. Papa, j'ai faim. Je ris en aspirant une bouffée d'air frais. Et je vois dans le visage du jour, le regard sérieux de mon enfant. Lui, n'a pas envie de rire, il crie : j'ai faim ! Je le prends dans mes bras et traverse la brume.

Le vent caresse de sa main douce les mamelons des roches. Qu'aurai-je fais au miroir pour qu'il grimace ? Mon enfant rit sur mes épaules. Hue, papa cheval. Je grimpe la rive joyeuse. Nous accostons sur le quai de la joie. Les voiles de la mer s'affalent dans le bruit du vent tendre. Notre maison sourit entre le café-épicerie de chez Gronjean et la vitrine rêveuse de chez l'armateur Pérol. La voix de ma femme Dihya charme le présent de la fenêtre ouverte et nous humons les parfums d'écume d'une bonne soupe.

Wanka dégringole de mes épaules et court vers la porte qui s'ouvre sur la robe colorée d'azur. Maman sert l'enfant contre elle. Ses mains parfaites à plat sur le dos de notre fils, ses yeux caressent les miens mouillés de fièvre amoureuse. Je rentre et l'embrasse du bout du bec. Mon cœur chante et ma faim m'accompagne.

Travailler pour vivre et vivre pour donner



Work to live and live to give

www.poesielavie.com